

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1921

THÈSE

POUR LE

N° 153

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Marcel LAEMMER

Ancien externe des Hôpitaux de Paris.

CONTRIBUTION

A

L'HISTOIRE DE LA PESTE EN FRANCE

AU XVII^e SIÈCLE

(La peste a Annecy, à Nîmes, à Aix-en-Provence, en Gascogne,
dans le Limousin, Le Châtelleraudais, l'Orléanais,
en Champagne).

Président : M. BRINDEAU, Professeur.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1921

THÈSE

N°

153

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Marcel LAEMMER

Ancien externe des Hôpitaux de Paris.

CONTRIBUTION

A

L'HISTOIRE DE LA PESTE EN FRANCE

AU XVII^e SIÈCLE

(La peste à Annecy, à Nîmes, à Aix-en-Provence, en Gascogne,
dans le Limousin, Le Châtelleraudais, l'Orléanais,
en Champagne).



Président : M. BRINDEAU, Professeur.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

—
1920

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRINDEAU

Professeur de Clinique d'accouchements
à la Faculté de Médecine de Paris.

Avec toute ma reconnaissance.

AUX MIENS

A TOUS MES AMIS

AU DOCTEUR LÉON MAC AULIFFE

Directeur-Adjoint à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

AVANT-PROPOS

La peste en France est surtout connue par les ravages habituels qu'elle fit dans les régions du sud-est, et en particulier, par la terreur qu'elle a répandue à Marseille et dans toute la Provence. Malheureusement, il s'en faut qu'elle se soit arrêtée sur les rivages de la Méditerranée, comme le prouvent surabondamment les quelques documents, peu connus, que nous avons pu réunir et dont l'étude a fourni le corps de notre thèse.

Grâce à une dizaine de travaux différents, comprenant des études faites par des Académies ou des Sociétés régionales, des chapitres d'histoires de provinces ou de grandes villes, nous sommes parvenus à suivre la marche de la peste à travers notre pays, marche funèbre à la vérité, qui s'est accomplie avec une fureur et une rapidité étonnantes, du sud vers le nord. C'est ainsi que partant des divers points où ce « mal qui répand la terreur ! » a pris ses premières victimes, c'est-à-dire à Annecy, puis à Nîmes, à Aix-en-Provence, en Gascogne et à Lavardens en particulier, nous verrons l'épidémie se poursuivre en Auvergne et dans le

Limousin, De là, nous irons sur le Châtelleraudais et le Poitou; toujours vers le nord, nous arriverons à Orléans, plus loin encore, en traversant rapidement la région sud de la Seine, en traversant le fleuve lui-même, nous dirigeant sur la Champagne, nous atteindrons Reims qui sera pour nous la dernière étape de notre voyage dans l'histoire de la peste en France au xvii^e siècle.

Dans un second chapitre, nous exposerons en particulier, une « Histoire de la peste de Toulon en 1721 » qui a été écrite par Gustave Lambert, dans le *Bulletin de la Société des Sciences du Var*, en 1860-1861, et que nous croyons intéressante à enregistrer par les idées présentées d'une part, concernant les origines de la peste de Marseille d'où est partie le mal, d'autre part sur le courage professionnel et enfin sur les actes d'hygiène accomplis par les médecins de l'époque.

Après avoir suivi l'épidémie, en tant que triste vagabonde, purement au point de vue géographique, nous présenterons dans un troisième chapitre, les moyens de défense que nos ancêtres opposaient à la maladie et nous constaterons, qu'en bien des points, le bon sens, à défaut de connaissances scientifiques, était loin de leur manquer. Nous sommes presque tentés, à la lecture de certains passages étudiés, de leur attribuer un sens souvent très exact de l'hygiène, de cette science magnifique qui est pourtant une conquête des temps actuels, conquête puissante si nous en jugeons d'après le peu d'épidémies qui, grâce à son application, se sont abattues sur l'Europe, pendant la guerre de 1914-1918.

Les buts que nous avons poursuivis dans notre thèse étant exposés, nous commencerons tout d'abord, à présenter une histoire générale de la peste bubonique, afin de placer dans un cadre d'étude plus vaste, des faits plus restreints qui bénéficieront ainsi de la clarté que donne toujours un exposé général des faits présentés.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PESTE (1)

L'histoire de la peste bubonique remonte à la plus haute antiquité et l'on retrouve ses traces jusqu'à la fin du II^e ou commencement du III^e siècle avant J.-C.

Dans le 44^e livre du *Recueil* d'Oribasius retrouvé par le cardinal Mai, il se trouve une note de Rufus indiquant que les contemporains de Dionysos se souviennent d'une maladie « pestilentes bubones, maxime letales et acuti, qui maxime circa Lybiam et Ægyptum et Syriam observantur » ; Rufus ajoute une description de cette maladie, d'après les observations faites en Lybie par deux médecins, Dioscoride et Posidionos, qui vivaient à l'époque de J.-C. à Alexandrie : cette description ne permet aucun doute sur les caractères de la maladie.

Dans les ouvrages des médecins de l'antiquité contemporaine ou ayant vécu après les deux médecins cités plus haut et dans les œuvres historiques des

(1) D'après une traduction personnelle et inédite du chapitre « Beulenpest » in « Handbuch der Historich. Geographischen Pathologie » Von Dr August Hirsch, 1881.

chroniqueurs de ce temps, on ne retrouve aucune mention précise sur la peste. Ce n'est qu'au ^{vi}^e siècle qu'il existe dans les rapports de nombreux médecins et écrivains des descriptions certaines de la grave épidémie, qui, du temps de Justinien, s'était répandue dans tout l'empire romain de l'est et de l'ouest et même au-delà de l'Empire.

D'après ce qu'on dit, l'épidémie se propagea en 542 de la Basse Egypte, — en particulier de Pelusium, — d'une part sur la côte nord de l'Afrique, d'autre part à travers la Palestine et la Syrie et ce, à la suite des troubles politiques et sociaux d'Europe, alors profondément troublée. Cette propagation se fit au cours des années suivantes, jusqu'aux confins de la terre habitée. La durée de cette épidémie générale est estimée par les contemporains à 50 ou 60 ans. Pendant ce temps, la maladie éclata plusieurs fois aux mêmes endroits et provoqua de terribles ravages à tel point que Warnefried déclare que des villes entières furent dépeuplées, que le pays fut transformé en désert et que les animaux sauvages trouvèrent un refuge là où des hommes avaient vécu.

Il est bien certain que lors de cette grande épidémie, il y avait d'autres maladies qui faisaient des ravages, comme par exemple la variole, mais c'était certainement la peste bubonique qui faisait le plus de victimes. Les termes de peste « inguinaria » ou « glandularia » employés par les chroniqueurs ne laissent pas de doute et l'on peut facilement reconnaître les caractéristiques de la Peste bubonique mélangée souvent à d'autres

maladies dans les descriptions de Procope, d'Evagrinus et d'Agathias.

Il est impossible de déterminer si, lors de l'épidémie de la deuxième moitié du ^{vi}e siècle, la maladie s'était répandue pour la première fois sur toute l'Europe, ni dans quelle mesure elle y avait régnée autrefois sous forme d'épidémie.

Quoi qu'il en soit, elle avait à ce moment pris pied en Europe et y a régné pendant plus d'un siècle.

L'histoire des épidémies du Moyen Age est remplie de chroniques sur des pestes graves et, la supposition que parmi ces « pestes », la peste bubonique ait joué un grand rôle est d'autant plus fondée qu'en se basant sur l'histoire des ^{xvi}e siècle, et ^{xvii}e siècle, beaucoup de ces épidémies ont été désignées par les historiens avec les termes de « clades inguinaria » ou « glandularia », de *pestis bubonica*, etc. C'est tout ce que nous savons de la peste bubonique de ce temps-là; les chroniqueurs se contentent la plupart du temps d'indiquer les époques des crises et le nombre de victimes, — chiffres très souvent exagérés, du reste. Nous apprenons encore bien moins des écrivains médicaux du Moyen Age qui croyaient avoir rempli tout leur devoir en déduisant de calculs plus ou moins subtils les causes de ces épidémies, par l'influence des étoiles et des phénomènes météorologiques extraordinaires. Nulle part, on ne retrouve dans leurs œuvres, sans tenir compte de véritables rapports, une description complète de la maladie et le peu qu'ils en disent prouve que tout en maintenant l'ancien terme général de « *pestis* », en

grec « loynos », ils confondent les différents types de maladies épidémiques, sans jamais parvenir à saisir la nature spécifique de la peste bubonique.

Une seule épidémie de peste a été retenue au Moyen Age, car elle a été telle que les chroniqueurs, les poètes et les médecins de ce temps l'ont appelée : « La Mort Noire », qu'ils l'ont considérée comme un véritable événement historique et qu'ils lui ont fait les honneurs d'une description détaillée. Cette épidémie s'était répandue sur toute la surface de la terre alors connue et par les millions de victimes qu'elle avait faites, avait provoqué de profondes perturbations dans toute la société.

Voici au sujet de cette peste un résumé des travaux de Hecker et ceux plus récents de Hæser ;

Comme lieu d'origine de l'épidémie, les contemporains sont unanimes à désigner l'Asie de l'est, d'où elle s'est très probablement répandue par plusieurs voies ; vers l'ouest par l'Asie, vers la côte nord de l'Afrique et vers le continent européen. Il n'existe aucune donnée sur l'année d'origine de l'épidémie, ni sur la rapidité avec laquelle elle est parvenue à la frontière asiatique de l'Europe. D'après les rapports de de Mussis qui a été un témoin oculaire de son apparition en Crimée, celle-ci existait en 1346, en Samartie et en Crimée ; elle semble avoir fait son apparition presque en même temps en Arabie et en Egypte. Au début de l'année 1347, la maladie fut propagée à Constantinople et au cours de l'automne de la même année de la Crimée, par bateaux dans plusieurs ports de la côte est et ouest de l'Italie,

ainsi que sur la côte de la France, à Marseille. De là, elle pénétra, en 1348, dans la région centrale des dits pays et en Espagne; peu de temps après, on la retrouvait dans les Pays-Bas, l'Angleterre et les pays scandinaves. L'année suivante, en Suisse, en Allemagne, en Pologne et en Russie, de telle sorte que jusqu'à la fin de l'année ou au commencement de l'autre, elle avait atteint tout le continent européen, y compris la plupart des îles en faisant partie. Il y a peu de données véridiques sur les régions de propagation de cette crise de peste dans les pays situés en dehors de l'Europe. D'après ce qu'on dit, aucune partie du globe dont on eut connaissance ne fut épargnée. Les pertes en vies humaines provenant de cette maladie sont sans exemple dans l'histoire des épidémies. Certainement, on ne peut accorder aucune confiance à la plupart des chiffres, mais il existe cependant, pour certains endroits bien limités, des rapports exacts montrant l'importance de la mortalité et permettant d'établir une moyenne. Pour Hecker, le nombre total des victimes aurait été pour l'Europe de 25 millions, chiffres qu'on peut considérer comme relativement bas, c'est-à-dire que le nombre de victimes aurait été le 1/4 de la population de notre continent en ce temps-là.

Il est difficile de se rendre compte combien de temps a régné la peste, sous la forme caractérisée par le nom de « Mort Noire », car il semble qu'elle ait cessé dans certaines régions, au bout de plusieurs mois, tandis que dans d'autres, elle a duré plusieurs années, et il n'est pas possible de se rendre compte exactement des

différentes pestes que nous ne connaissons, en général, que par les rapports des chroniqueurs. Ce qui est certain, c'est que parmi ces épidémies, la Peste bubonique a joué le principal rôle et que dans les contagions suivantes, les caractéristiques de la « Mort Noire » ont toujours eu la prédominance, de telle sorte que les chroniqueurs étaient forcés de se les rappeler.

Les rapports sur les épidémies de peste des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles sont tout aussi fréquents et, si sous ce titre, on continue à confondre d'autres épidémies graves, il est hors de doute qu'une grande part appartienne à la Peste bubonique.

Les médecins qui avaient étudié de plus près le caractère nosologique de cette maladie, depuis l'apparition de la « Mort Noire », firent des recherches sur l'origine et la contagion de la maladie, sur sa dissémination et sur l'utilité des barrages et quarantaines qui avaient été ordonnés, faisant ainsi tout naturellement des études sur la forme et le cours de la peste. De cette façon, un grand pas était fait dans la connaissance des maladies populaires et dans la définition du terme de Peste, enfin de sa décomposition en ses divers éléments. L'un des premiers fruits de cette diagnose épurée fut, vers la fin du ^{xv}^e siècle, la connaissance du typhus (exanthématique) qui a certainement une place prépondérante dans les « pestes » du moyen âge.

Pendant le ^{xvi}^e siècle dont il existe un grand nombre de bons rapports épidémiologiques, la peste, sur le continent européen, avait pris les caractères d'une maladie fixe, de sorte, qu'au bout d'un an, l'épidémie régnant

alors sur un nombre restreint de points, se déplaçait constamment d'un pays à l'autre.

On retrouve encore la peste sans augmentation, ni diminution, pendant les deux premiers tiers du xvii^e siècle. Ce n'est que dans le dernier tiers de ce même siècle que la maladie contagieuse commence à abandonner le sol de l'Europe.

Au xviii^e siècle, retour de la peste qui ne fait que s'accroître dans la partie ouest et centrale de notre continent. Elle prend encore deux fois de l'extension, à partir du milieu du xviii^e, et la partie sud-est seule reste un siège fixe de la peste. A cette époque, la maladie fit encore à plusieurs reprises des expéditions vers le nord, mais celles-ci ne dépassèrent pas les Balkans et leurs pays limitrophes.

Depuis le commencement du xix^e siècle, ce n'est guère que dans la région indiquée ci-dessus que la peste reparait sous forme d'épidémie. La dernière fois en 1841 et ensuite, à l'exception de la petite épidémie de l'hiver 1878-1879 dans le Gouvernement d'Astrakhan, la peste disparaît complètement du sol européen.

Parmi les régions qui furent épargnées par la peste au début, il faut citer les Etats Scandinaves. Au Danemark, l'introduction de la peste ne se fit qu'au xviii^e siècle, de même en Suède : les dernières attaques avaient eu lieu au Danemark, en 1654 et en Suède, en 1657.

En Italie, la maladie a pour la dernière fois pris une extension épidémique en 1656 et en 1657, dans le dernier tiers du xvii^e siècle, elle s'est montrée encore une

fois, en se déclarant en 1691 à Conversano et Monopoli, venant de Cattaro, sans s'étendre toutefois plus loin que ces localités.

L'Angleterre a été atteinte pour la dernière fois en 1665. En Irlande qui a, en général, peu souffert de la peste, la dernière épidémie a été observée en 1650.

A la suite de la grave épidémie de peste dans les Pays-Bas et en Belgique, de 1664-1666, la maladie ne s'est présentée qu'une fois et modérément à Bruges en 1669.

En Suisse, les dernières victimes ont été constatées en 1667-1668, à Bâle et dans quelques communes du Canton de Zurich.

A la même époque naît, exception faite de la crise de 1720 en Provence, la dernière épidémie de peste en France et dans la majeure partie de l'Allemagne de l'ouest, tandis que dans l'est et dans le sud-est de ce pays, elle a apparu encore une fois en 1679-1681 et la dernière fois dans les dix premières années du XVIII^e siècle.

Pour l'Espagne, les derniers rapports sur la peste datent de 1677-1681 et, pendant ce temps, la maladie s'était étendue sur une grande partie des côtes sud et sud-ouest de ce pays.

Pendant le XVIII^e siècle, c'est la Turquie et les pays limitrophes qui furent le siège presque exclusif de la peste bubonique en Europe. Deux fois seulement l'épidémie fit des ravages en dehors de ce domaine étroit : d'abord, en 1707-1714, où elle vint de Russie sur la Silésie, la Prusse et la Poméranie, puis sur le Holstein

et le Braunschweig ; un certain nombre d'endroits enfin furent gravement atteints.

En 1713, elle atteignit par Prague, l'Autriche, la Styrie et le sud-est de la Bavière.

La deuxième contagion intéressa la côte méditerranéenne de la France. La maladie, dit-on, a été importée au printemps de l'année 1720 par un vaisseau venant de Syrie à Marseille ; elle se répandit de là sur une grande partie de la Provence et ne prit fin qu'en 1722. Cette dernière opinion est évidemment la plus courante et la plus admise, mais peut-être n'est-ce pas celle qui doit prévaloir, car nous trouvons dans la savante *Histoire des Hôpitaux de Marseille*, par A. Fabre. (Tome I, page 339) : Goujon, trésorier de Belzunce, évêque de Marseille, a fait un journal manuscrit de l'année 1712 à l'année 1722. On y lit à la date du 2 Mai 1720, cette phrase : « Il est tombé quelques malades qu'on craint que ce soit du mal contagieux ». Or, le navire qu'on incrimina et qui était commandé par le Capitaine Chataud n'a abordé Marseille que le 27 Mai 1720 !

Dans les 7 décades qui suivent, nous ne retrouvons dans l'histoire des épidémies de l'ouest de l'Europe, qu'une épidémie de peste, en 1743, à Messine qui avait été atteinte pour la dernière fois, en 1624 : la maladie y fut importée en 1743, par un navire venant du Levant.

Au XIX^e siècle, le sol de l'Europe fut également préservé d'épidémies plus importantes de peste, à l'exception des régions mentionnées plus haut, c'est-à-dire des Balkans et des régions limitrophes.

Des cas isolés de peste ont été observés en 1813 dans l'île de Malte; en 1815, dans le port italien de Noja et, en 1820, provenant vraisemblablement de la Barbarie, dans les Iles Baléares, en particulier à Mallorca.

Plus l'étendue de la peste diminue en Europe, plus on se rend compte des routes suivies par elle et plus on constate que la Turquie est le berceau unique des invasions de peste en Europe.

Déjà, dans plusieurs grandes attaques du ^{xvii}^e siècle, on peut poursuivre le chemin que prenait la maladie de l'Orient pour venir vers les régions centrales du nord et de l'ouest du continent. Cela se précise encore davantage dans les deux grandes épidémies de peste du ^{xviii}^e siècle dont il est question plus haut et, on le voit, de mieux en mieux par la suite, jusqu'à la disparition complète de la peste en Europe, vers la fin de la quatrième décade de ce siècle, époque où la maladie ne dépassait plus guère la Turquie, le Danube inférieur et le sud de la Russie.

Ainsi, en 1738-1739, la peste, par suite de la guerre, se répandit de l'Ukraine en Hongrie et en Transylvanie. De plus, en 1756, la maladie se répandit de Turquie à Bukarest et à Cronstadt; ensuite, en 1770, une fois encore à cause de la guerre qui avait lieu entre les Russes et les Turcs, elle gagna la Wallachie où une terrible épidémie se déclara parmi les troupes; elle s'étendit sur une partie de la Russie du Sud jusqu'à Moscou et en Transylvanie.

En 1783, l'épidémie passa par la Turquie à Chersou,

en Dalmatie; en 1786, en Transylvanie; en 1798, en Wolhynie.

La maladie de 1811, en Turquie, provoqua une grave épidémie de peste qui se répandit cette année et l'année suivante par Odessa, en Podolie et en Crimée. En Wallachie et en Transylvanie, la maladie éclata dans les années suivantes, encore plusieurs fois et de façon sensible sur les frontières militaires de l'Autriche : il est donc possible de rapprocher de cette attaque de peste de celle de Noja et de Malte.

Nous rencontrons la dernière grande épidémie de peste dans le sud-est de l'Europe, due encore à la guerre de 1828-1829, lors de la rencontre des Russes et des Turcs, en Wallachie où elle s'est propagée à Odessa et à Cronstadt.

A cette même époque survient une épidémie de peste en Grèce qui en avait été épargnée pendant plus d'un siècle. La maladie fut apportée par des troupes venant d'Egypte.

Depuis 1830, la peste ne s'est présentée, en dehors de la Turquie, qu'une seule fois en Europe et ce en 1837, sur deux points : l'île grecque Porose et à Odessa, mais sans grande extension.

En Turquie même, nous retrouvons la maladie en 1834, 1836, 1837 et 1839. Elle reparait encore à Constantinople, en 1841. Depuis l'extinction de cette épidémie, la peste ne s'est plus montrée jusqu'à ce jour.

Alors que tout le continent européen, îles comprises, a été depuis le ^{vi}e siècle jusqu'au milieu du ^{xix}e, le siège des crises de peste, plus ou moins répandues,

l'Afrique n'a guère connu l'extension de ce mal que sur ses côtes nord. D'autre part, si nous considérons le foyer de départ, pour l'Europe, c'est la Turquie et pour les États Berbères, c'est l'Égypte.

Une nomenclature des épidémies de peste en Égypte n'offre pas grand intérêt et cela d'autant moins que les rapports faits sur celles-ci laissent beaucoup à désirer. Qu'il suffise d'indiquer que de 1783 à 1844, la peste a régné 21 fois, que chaque attaque a duré 2 ans et plus, qu'entre chacune il n'y a eu que des accalmies de 2 à 5 ans, enfin que la dernière épidémie d'Égypte a eu lieu de 1843 à 1844, et que depuis aucun cas de contagion n'y a été observé.

Comme il a déjà été dit plus haut, la maladie s'est répandue à plusieurs reprises vers l'Ouest, sur les États Berbères, sur Tripoli, Tunis et Alger et parfois jusqu'au Maroc : toutefois, la fréquence de la maladie ne peut être contrôlée de façon précise.

D'après Berbrugger, la peste a régné à Alger environ 30 fois de 1552 à 1784 et, souvent, elle a duré pendant plusieurs années.

Après 1784, on a constaté l'épidémie 5 fois dans la même ville, et cela en 1786-1787, 1793-1797, 1799, 1816-1821 et 1836-1837. Dans la dernière année, la maladie s'est confinée au pays des dattes d'où elle avait été importée de Tripoli.

Tunis et Tripoli ont toujours pris part à ces épidémies de peste d'Alger, car tous les rapports des indigènes sont unanimes à dire que le mal est toujours venu chez eux de l'Est. Par contre, la peste ne paraît avoir atteint

le Maroc que rarement, car de 1678 à 1817, on ne la rencontre que 6 fois.

Après son extinction à Tunis et à Alger en 1837, et au Maroc en 1818-1819, ces pays ont été complètement préservés et il n'y a qu'à Tripoli, dans les derniers temps, que la maladie se soit présentée encore 2 fois.

A propos de la diffusion de la peste en Égypte, tous les historiens sont d'accord pour dire que la Basse Égypte a toujours été le siège des épidémies et que celles-ci n'ont que rarement atteint la Haute Égypte, trouvant toujours une limite à Assuan, elles n'ont jamais dépassé la première cataracte, elles n'ont jamais pénétré en Nubie. L'Abyssinie n'a également jamais été touchée, ni les côtes Est et Ouest, ni la Sénégambe, ni le pays du Cap en somme, nous l'avons déjà dit la maladie s'est arrêtée à la côte de l'Afrique du Nord.

Actuellement, ce qui a un intérêt primordial, c'est l'histoire de la peste bubonique en Asie. D'après des indications plus ou moins exactes et très rares on peut estimer que, en ce qui concerne la fréquence des épidémies, c'est la Syrie qui occupe la première place. Ce sont surtout, certains point de la côte : Tripoli, Jaffa Beyrouth, etc..., et les districts intérieurs (Alepp) qui ont le plus souffert : de 1773 à 1843, il est reconnu que la peste y a régné 13 fois, la dernière de 1832-1839 et en 1841; depuis, on n'a plus observé d'atteinte,

Les crises sont presque aussi fréquentes sur la côte de la Petite Asie : de 1771 à 1837, on signale 12 épidémies de peste dont les dernières en 1833 et 1837 à 1839.

Pour l'histoire de la peste dans le Caucase, les renseignements certains manquent pour les siècles passés, toutoufois d'après ce qu'on connaît des temps récents, on peut conclure que la maladie y a régné très souvent et d'une façon violente. La première note offrant des garanties réelles date de 1798 : à ce moment, une grave épidémie régnait en Géorgie. En 1802, elle se renouvelait à Tifflis et durait 16 ans, en se présentant tantôt en un point du pays, tantôt en un autre et ainsi jusqu'en 1818. Il est impossible de savoir si, dans la suite, il y a eu en ces lieux d'autres épidémies. Même impossibilité pour l'Arménie, pour laquelle on ne peut aller au delà de l'histoire du commencement du xix^e siècle; on sait que la maladie a fait des ravages dans ces régions, en 1805, de 1807 à 1808, de 1824 à 1825, de 1827 à 1828, en 1839 et pour terminer en 1841.

Contrairement aux autres régions de l'Asie Occidentale dont nous avons parlé jusqu'à présent et qui ont été jusqu'à la fin de la 8^e décade du xix^e siècle, des sièges fixes de la peste, celle-ci n'a été observée jusqu'à l'époque indiquée que très rarement, sous forme d'épidémie, en Mésopotamie et en Perse.

En Mésopotamie, il n'y a qu'un rapport épidémiologique, datant du xviii^e siècle qui permette de trouver avec sécurité le passage de la peste bubonique à Bagdad, en 1596; la maladie y a du reste été observée 3 fois, de 1750 à 1842.

Pour la Perse, on a des indications précieuses grâce aux recherches de Tholozan qui donne les années suivantes : 1571-1575, 1596, 1617, 1636 (ici, atteinte limitée

à un seul endroit), 1685, 1686, 1725, 1757, 1670-1716, 1773 et 1797 (ici encore, atteinte très restreinte), en 1829-1836.

Depuis 1835, jusqu'à l'épidémie la plus récente de 1863 au Kurdistan, on n'a plus entendu parler du mal en Perse. Il est du reste curieux de noter que tandis que la propagation de la maladie dans toutes les régions sus-nommées de l'Asie Occidentale s'est accomplie en se répandant presque dans tout le pays, celle de Perse, pendant les 12 épidémies signalées, s'est bornée à attaquer le nord-ouest du pays et principalement la province Azerbeidschan — principalement le Kurdistan. Quant aux provinces du Nord, elles n'ont été atteintes qu'une seule fois et plus heureuses encore, la région centrale ainsi que les provinces du Sud et de l'Est, ont été, elles, complètement préservées.

En Arabie, selon la déclaration de Prunner, la peste n'a été observée que dans les temps récents : nous ne trouvons jusqu'en 1842 que deux épidémies, mais elles furent très mortelles. Chaque fois, en 1815 et en 1832, la maladie s'est installée le long des côtes : à Jambo, Dschedda et jusqu'à la Mecque.

Il n'y a pas encore très longtemps qu'on admettait que la Perse était la limite Est de la zone de propagation de la peste bubonique en Asie, limite au delà de laquelle, tout au moins pendant les cinq derniers siècles, la maladie ne s'était pas présentée. Or, les observations les plus récentes faites dans les Indes et en Chine, ont complètement réfuté cet avis. Ces observations ont fourni des données très intéressantes sur les foyers

importants des régions centrales de l'Asie Orientale. Ces foyers doivent fixer l'attention d'autant plus qu'ils n'appartiennent pas seulement au passé, qu'ils existent de façon aussi intense jusqu'à nos jours et qu'ils sont en relation étroite avec les épidémies les plus récentes qui ont eu lieu sur différents points de l'Asie Occidentale.

Les premiers rapports concernant les Indes et dont on peut vraiment tenir compte ne datent que 1815.

En mai 1815, la peste se déclara dans un district qui venait de souffrir de la disette, dans l'île Katch; l'année suivante, elle fit son apparition dans les Etats de Gutscherat, et de ce point, elle avança vers l'ouest, à Sindé dont la capitale eut beaucoup à souffrir de l'épidémie de 1816. Ce n'est qu'en 1817, que la maladie arriva aux possessions britanniques avoisinantes, les envahissant largement pour ne les quitter qu'en janvier 1821.

Une deuxième atteinte de peste éclata en 1836 et, cette fois, ce furent les Etats de Radschputana qui en devinrent le siège. La maladie éclata pour la première fois, en juillet 1836, à Pale, lieu principal de stockage commercial entre la côte et les provinces du Nord-Ouest. Elle se propagea rapidement sur une périphérie de 30 milles autour de la ville et elle parvint en octobre, à Djoedpur, la capitale de l'Etat Marwar. Se dirigeant ensuite vers l'Est par la chaîne des collines de l'Etat Mewar, où pendant toute l'année suivante 32 communes furent touchées tandis que les cantonnements fermés au voisinage infecté restèrent indemnes. Vers la fin de l'année, la peste éclata à Pale et ne prit fin qu'au printemps de 1838.

Ces faits indiquant la prédominance de la peste de 1815 à 1838 dans la vallée de l'Hindoustan, sont complétés par deux notes inédites que Hirsch a étudiées et dont nous donnons, ici, le résumé des renseignements collationnés : « Le colonel Skinner déclare qu'en 1828 et 1829, une peste tout à fait semblable à celle de Pale — « the same in all its features, even glandular swellings » — a régné dans la Province de Dehli, maladie possédant les mêmes symptômes et la même gravité. Guthrie, d'autre part, remarque que, allant de pair avec la peste de Pale, une épidémie semblable a été observée dans tous les alentours de Bareilly.

A côté de ces irruptions de peste dans l'Hindoustan et peut-être en corrélation avec elles, il existe, au versant sud de l'Himalaya, un foyer endémique dont l'évolution peut se ramener à l'année 1823, c'est-à-dire sur l'existence duquel l'on a une certitude que depuis cette date.

L'épidémie a probablement éclaté dans plusieurs villages des districts de Nagpur et de Budham situés dans la région des neiges et ce, en 1823, bien qu'elle se soit étendue, en 1834-1837, années au cours desquelles elle a suivi les rives du Pindar. En 1846-47, plusieurs communes situées aux sources du Ramgaga — à une altitude de 10.000 pieds — ainsi que certains districts de la province de Kamaou furent atteints. De 1847-53, la maladie ne paraît pas avoir disparu des grandes régions qu'elle avait occupées et, il y a bien des raisons pour rapprocher cette propagation générale de la peste de celle dont il a été question plus haut, savoir celle qui

éclata aux alentours de Bareilly qui se trouve dans la province de Rohilcand, province située elle-même au sud du Kamaou. On peut encore en rapprocher l'apparition d'une maladie du genre peste, d'un « typhous fever and in addition buboes in the groins axilæ and neck », qui d'après les rapports de Murray, a régné en 1852, dans le district montagneux de Peschavar.

On est absolument certain dans toutes ces atteintes qu'il s'agissait exclusivement de la peste bubonique. — on a la même certitude pour le foyer de Chine, qui n'a été connu que tardivement, mais dont l'origine est sans doute bien plus ancienne; par contre, en face de ces points bien connus, on ignore totalement l'étendue de la propagation de ces épidémies.

Le siège du mal se trouve dans la vallée de la province de Yun-Nan, mais il n'a pas été possible de déterminer d'après les indications des indigènes où celle-ci s'est montrée pour la première fois : quelques hauts fonctionnaires prétendent que la maladie a été importée de la Birmanie et qu'elle n'a jamais paru dans les parties du centre et de l'est de la province, avant la révolution. D'autres disent qu'elle a été observée à l'extrême ouest dans la région de la ville de Tali-Fu et qu'elle s'est propagée, sans doute à cause de la guerre, vers l'est en atteignant finalement toute la province. On a des données précises sur la maladie et les terribles ravages qu'elle a faits, pendant les années 1871-1873; quant à son évolution par la suite, on ne sait rien si ce n'est que, avant 1890, l'épidémie n'était pas éteinte.

La peste a continué son existence dans l'Hindoustan, depuis sa première apparition — ou plus exactement, d'après les premiers rapports qu'on a eus à son sujet — en 1815 et les années suivantes, et cela en tant qu'épidémie plus ou moins répandue; elle a par contre complètement disparu dans toutes les régions de l'Asie Occidentale, de l'Afrique et de l'Europe où elle s'était fixée, c'est-à-dire : en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte, et dans la Turquie d'Europe.

A côté de cette heureuse constatation, il faut noter de nouveaux foyers qui se sont développés dans des régions peu atteintes de l'Asie Occidentale et de l'Afrique, en Arabie, en Mésopotamie, en Perse et l'on peut dire que, jusqu'à un certain point, ces foyers ont ouvert une nouvelle ère dans l'histoire de la peste.

Si l'on observe la chronologie, on compte parmi ces nouvelles crises de peste : celle d'Arabie de 1853; cette épidémie fut très importante et reparut en 1874 où elle arriva dans sa progression jusqu'à 4 journées de marche de la Mecque.

L'épidémie se développa, en avril, dans une tribu d'Arabes vivant près du port de Bengasi. De là, elle passa sur la ville de Bengasi, se répandit peu à peu sur la plus grande partie de la province et ne disparut qu'en Juin 1859. En ce même lieu, éclata, en Avril 1874, une deuxième atteinte de peste, qui cependant fut limitée à plusieurs tribus vivant sur le plateau de Kyrenaica, se terminant en Juillet. Parmi la population qui comptait 734 âmes, il y eut 533 malades et 208 morts.

Placée au troisième rang, suivant un rapport, notons

l'apparition, en Perse, d'une épidémie de peste qui n'avait pas été constatée depuis 1835.

Une autre attaque se fit dans la même région, en Décembre 1870, et cela sur le plateau situé au sud-est du lac Urumiah : cette attaque se développa contre 14 communes, situées à 6.000 et 7.000 pieds d'altitude : elle provoqua parmi une population d'environ 7.000 âmes, 891 décès ; elle disparut enfin en Décembre 1871.

Une troisième épidémie de peste eut lieu en Perse : elle s'attaqua, en 1876, à la capitale de la province Khuisistan, Schuster et plusieurs communes se trouvant dans ses environs. Une caravane venant des régions infectées de Mésopotamie en fut la cause : elle fit environ 2.500 victimes, — 1.800 dans la seule ville de Schuster : elle disparut en Juillet. Vers la fin de la même année 1876, la peste apparut dans deux communes situées à 25 milles de l'angle sud-est de la mer Caspienne et à 1.000 mètres d'altitude dans la province de Khorassan.

A cette crise, il faut ajouter celle qui, en Mars 1877, éclata à Resch, la capitale de la province de Ghilan, située à l'angle sud-ouest de la mer Caspienne et à un mille de la côte. De cet endroit, elle se répandit sur de nombreuses communes avoisinantes et ne disparut qu'au cours de l'année suivante, en 1878. A ce moment, la peste a dû apparaître encore dans un district du Kurdistan perse qui aurait été atteint en 1871.

Le quatrième et plus important des foyers récents de peste se trouve dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate,

en Mésopotamie, où le mal s'est montré pour la dernière fois en 1834.

En cette région, la peste éclata d'abord en hiver 1866-1867, parmi les tribus arabes qui habitent la vallée marécageuse de Huidich située sur la rive ouest de l'Euphrate, après s'être montrée, suivant les dires, déjà plusieurs années auparavant. Il y aurait eu en ces lieux, comme en d'autres points de la Mésopotamie, de nombreux cas de maladies, mais plutôt isolés qui ressemblaient à la peste : il faut cependant noter que l'épidémie ne se répandit pas au delà de cinq communes dans lesquelles 300 personnes moururent. Elle disparut en Juin.

Six ans plus tard, en 1873, la peste se montra à nouveau dans la même région, mais se développa, cette fois, pendant une durée de cinq années entières, tout en se répandant de plus en plus et atteignant ainsi une grande partie du pays. Le début se fit en Décembre 1873 et, à ce moment, la maladie apparut d'abord dans le district de Dagarra et dans celui de Diwanich. Il y eut aussi des cas plus ou moins nombreux de décès de pestiférés à Hilleh, Nedjef, Kerbela et autres lieux. En Juin, l'épidémie sur une population atteignant environ 80.000 âmes, demanda 4.000 victimes. Elle sembla se terminer en hiver 1874-1875, mais eut une recrudescence et se répandit dans la direction du sud, en passant par Diwanich. Encore une fois, elle diminua au cours de l'été et de l'automne 1875, mais elle réaugmenta en hiver, pour atteindre la vallée du Tigre où elle apparut en Mars 1876, à Bagdad. On n'a pas de détails sur l'importance du mal, pendant cette année, tout en sachant que le nombre des

victimes — nombre probablement trop faible, — est estimé à 20.000!

Nouvelle décroissance de la maladie, au cours de l'été et de l'automne. En Novembre 1876, nouvelle crise épidémique, et ce n'est qu'en Juin 1877, qu'il semble que la peste ait complètement disparu de Mésopotamie. Tout au moins peut-on dire qu'on n'a plus entendu parler de cette maladie depuis cette époque, ce qui naturellement ne veut pas dire qu'elle n'a pas continué à y exister.

On peut rattacher à cette épidémie de Mésopotamie et de Perse, l'apparition de la peste en hiver 1878-1879 dans le sud de la Russie. Dans quelques endroits de la région du Volga, dans le gouvernement d'Astrakan. La dernière fois, la maladie avait régné, importée probablement du Caucase, en 1808, s'étendant le long des rives du Volga jusqu'au gouvernement de Saratow, mais n'avait atteint qu'un développement tellement minime que le nombre des décès ne dépassait que de peu la centaine. Lors de cette nouvelle irruption, en Septembre ou Octobre 1878, le mal ne s'étendit pas plus loin que la commune de Wetlianka, située sur la rive droite du Volga, tandis que dans les cinq autres villages infectés, il n'y eut que quelques cas isolés de maladies et de décès : elle disparut après avoir tué 600 individus.

Nous ajouterons enfin, mais à titre d'indication seulement (il ne s'agit pas en effet de peste bubonique, mais de peste pneumonique), la formidable épidémie de Mandchourie qui eut lieu d'Octobre 1910 à Février 1911.

Plus intéressante est à citer la très minime épidémie de peste bubonique qui sévit depuis le milieu d'Août 1920, dans la région parisienne et à la décroissance rapide de laquelle nous assistons en ce moment (20 Septembre 1920).

CHAPITRE

INVASION ET MARCHE DE LA PESTE BUBONIQUE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

Comme nous l'avons dit dans l'AVANT-PROPOS, nous allons suivre l'expansion de l'épidémie, en partant des régions du Sud de la France pour remonter avec elle vers le Nord. Nous basant sur des documents que nous avons recueillis, nous parlerons successivement de la peste de la région d'Annecy des régions d'Aix et de Nîmes : ces trois régions formeront un premier groupe de victimes.

A Annecy, la peste éclata le 12 Avril 1629. La plupart des bourgeois et artisans se sauvèrent, — fait banal d'ailleurs que nous retrouverons partout; — dans cette fuite, les uns allèrent à la campagne voisine, les autres à la montagne, les pauvres dans des cabanes que les syndics firent élever dans les îles du Fier. Aussi la Mère de Chantal écrivait-elle : « La ville est quasi toute vide » : ceci, le 11 Août de ladite année. Ceux qui restaient, malades et les pauvres qui n'avaient pu avoir un coin de

cabane, ne se trouvèrent pas seuls : avec eux demeurèrent les syndics dont le dévouement fut admirable, nous dit le chroniqueur. A ces syndics si charitables, se joignirent l'évêque J.-F. de Sales, accompagné de son neveu, l'abbé Amédée de Sales dit de Boissy, et de son aumônier l'abbé Clerc. Ces deux derniers furent atteints de la maladie et succombèrent à la fin de Juillet. L'évêque J.-F. de Sales dut en conséquence quitter son palais pour une galerie de maison non infectée. Peu de temps après qu'il y était installé, la peste entra dans cette demeure et force lui fallut de se réfugier ailleurs une seconde fois.

Ce n'est qu'après avoir fait environ 2.000 victimes que l'épidémie commença à diminuer, vers la fin de l'été, mais elle dura encore assez longtemps, puisque la Mère de Chantal écrit le 6 Décembre : « La ville n'est pas encore purgée, quoiqu'il y arrive peu de mal, mais cela nous tient toujours dans notre prison, et fait que le pauvre peuple souffre des nécessités et misères très grandes ». Enfin, ce n'est que le 23 Février 1630 qu'on publia, à son de trompe, la pleine et entière liberté pour tous les bourgeois ou habitants de la ville et des faubourgs. Disons tout de suite que la joie fut de courte durée, car trois mois plus tard, l'armée de Louis XIII entra en Savoie et introduisait une fois de plus la triste maladie, par des meubles achetés, dit-on, dans des villages infectés. Ce ne fut qu'en Novembre que tout rentra dans l'ordre : cette fois, le fléau passa rapidement au milieu de ces malheureux qui venaient d'être si cruellement éprouvés.

Notons, en passant, qu'aux ravages de la peste s'ajoutèrent ceux d'un ouragan terrible, accompagné de grêle, lequel sur la fin d'Août 1630, broya la récolte dans les environs d'Annecy, déracina quantité d'arbres, emporta plusieurs couvents et renversa plusieurs granges.

A dix jours d'intervalle entre elles, Aix et Nîmes sont atteintes à leur tour, ou plus exactement, on constata les premiers cas à Nîmes le 21 Juillet et à Aix le 31 Juillet.

Donc, le 21 Juillet 1629, la peste fit son entrée à Nîmes, en s'attaquant, nous apprend le médecin Baux, à la fille d'un tailleur d'habits qui mourut la première. On était occupé à procéder à la démolition des fortifications de la ville, à la suite de l'Edit de Pacification. Devant l'épidémie, on dut arrêter les travaux, le Présidial se retira à Bezouze et les consuls dans les villages voisins. Il est évident que cet exemple venant de si haut fut rapidement suivi par tout ceux qui le pouvaient et les habitants qui restèrent commencèrent à être cruellement décimés. En présence des hécatombes, on parla de la construction d'une infirmerie, mais il était trop tard et malgré l'avis des médecins, des chirurgiens et des apothicaires qui, du reste, fut reconnu extrêmement juste, on ne put pas faire autre chose que d'enfermer chez eux les pestiférés. Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire certains auteurs, nous dit le Dr Victorin Laval, la maladie enleva 6.000 personnes en dix mois.

Au printemps 1630, tout allait pour le mieux et Nîmes reprit son air de fête pour dix ans, quand, en 1640,

le mal revint, venant de Lyon. Ici, également comme pour Annecy, au retour du mal, l'épidémie fut de courte durée : commencée à la fin d'Avril, elle s'arrêta au début de Septembre, ce que nous apprend le capitaine de santé, le sieur Tallar, dans son rapport du 1^{er} Septembre : « Depuis une quinzaine de jours, dit-il, il ne s'est trouvé que six ou sept malades, et parmi eux, un seul ayant un bubon, qui estoit marque certaine de peste, laquelle fut reconnue et vérifiée avoir été contractée dans les huttes même, par la fréquentation trop ordinaire et approche trop grande des malades, que tous les autres n'ont que du « tac » (1), sans charbons ni bubons, et que, selon les apparences, la santé de la ville sera parfaite en peu de jours, pourvu que les ordres y soient sévèrement exécutés, qu'au reste, depuis deux ou trois jours, il n'y a eu aucun malade, ce que le sieur Brun, médecin de la ville, peut confirmer et assurer véritable, pour avoir assisté aux vérifications desdits malades. »

En 1643, Nîmes eut à craindre le retour de la peste, mais elle fut épargnée ; il n'en fut pas de même en 1649 : la peste ne fit ses ravages que pendant cent jours, mais elle fut cruelle et fit faire de grosses dépenses à la ville. Grâce d'ailleurs à des mesures mieux appropriées en ces circonstances, il semble que Nîmes put alors être un peu moins victime. Un emprunt total de 4.700 livres et de 208 salmées de blé permit de faire des distributions de pain à tous les pauvres et les

(1) Le « Tac » était une peste atténuée.

secours purent ainsi être largement accordés : ces mesures et une surveillance très serrée atténuèrent considérablement le fléau, beaucoup plus comme le fait remarquer dans son étude, le D^r V. Laval, que les trois bouteilles apportées en Septembre par le troisième consul de Montpellier, dont l'une contenait une eau prétendue excellente pour guérir la peste et les deux autres, une composition infaillible pour s'en préserver.

Le 31 Juillet 1629, Aix eut ses premières victimes. L'épidémie d'alors figure parmi celles qui ont offert une véritable gravité. Elle dura un an, et en Juillet 1630, on put compter 3.890 décès ! Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix*, Tome XII, nous avons trouvé une étude sur les grandes épidémies qui ont régné en Provence et à Aix, en particulier, étude du D^r E. Bourguet. Concernant la peste de 1629, nous n'avons pu avoir que peu de renseignements. L'auteur nous apprend que la désertion fût à peu près générale, selon la coutume, et que la panique fût très grande. Il nous rapporte, d'après les archives du Chapitre d'Aix, que, en vue de diminuer les dangers de la contagion, les prêtres chargés de confesser les malades avant de les transporter aux infirmeries, parcouraient les rues de la ville, portant suspendue à leur cou une petite boîte en argent dans laquelle était le Saint-Sacrement qu'ils administraient avec des petites pincettes ou en le plaçant sur une tranche de pain et mettant celui-ci auprès du malade. D'autre part, un arrêt des plus sévères, éma-

nant du Parlement, ordonna : « que tous les étrangers, quelle que fut leur qualité, sortiraient de la ville, ainsi que les Juifs avec leurs hardes ».

En fait, en lisant le travail du Dr E. Bourguet, on est surtout frappé de l'empressement que tout le monde a de fuir le mal. C'est ainsi qu'en 1629, il ne reste que trois chanoines : Marchier, prévôt de Saint-Sauveur, de Mimata et Lieutard. De Mimata, nous dit le Dr E. Bourguet, qui relate le fait, se plaint avec amertume de cette désertion. Après avoir signalé en termes éloquents, l'état déplorable dans lequel la ville est plongée, abandonnée de la Cour, de presque toutes les personnes de qualité privée pour ainsi dire de société humaine et réduite au rôle des animaux, les habitants ne se parlant que de loin, il ajoute ces paroles : « qu'il déplore surtout de voir la ville délaissée de ses confrères, au temps de la plus grande nécessité et de la plus belle moisson pour le Paradis ! » Quant au Parlement, il transporta vite son siège à Brignoles, à Manosque ou à Forcalquier ou encore à Sisteron. Le plus triste enfin, est de constater que nos grands anciens ne furent pas plus braves que les autres : les médecins, les chirurgiens et les apothicaires s'empressèrent comme les consuls de fuir la contagion. Toutefois, pour être justes, nous devons dire que cette mentalité rétrocéda dans la suite des temps et quand la peste revint frapper la ville d'Aix en 1720, il y eut un assaut de courage de la part de tous contre la maladie, et Aix a pu établir un « martyrologe de la peste » de l'époque qui lui fait très grand honneur. Ce sera, du reste, un phénomène d'ordre

général que celui de la transformation de la mentalité du courage civique à un siècle de distance ; aussi cette constatation nous a-t-elle amené à prendre un exemple typique entre tous : l'histoire de la peste de Toulon en 1720 qui est le sujet d'un des chapitres de notre thèse. Avant de poursuivre notre chemin, nous voudrions signaler un fait de réelle importance, savoir les portes d'entrée de la peste de 1629. Contrairement à ce qui avait été observé le plus habituellement, la peste n'était pas venue d'Orient. Pour Annecy et Nîmes, elle venait de Lyon où elle avait été introduite par l'armée du Marquis d'Uxelles en 1628, et, de là, elle était descendue en Dauphiné et en Provence. Un détail historique, signalé à titre de précision, le mal a été importé à Aix par les troupes du duc de Mantoue.

A la suite d'Annecy, de Nîmes et d'Aix, viennent se former sous un second groupe, les provinces de Gascogne et du Limousin. Sans aucun doute, la Gascogne a eu ses malheurs et a souffert, comme toutes les régions de France en cette funeste année 1629, car d'après le « Bulletin du Comité d'Histoire de la Province Ecclésiastique d'Auch, année 1860 » : « Au Moyen Age, et jusqu'au xviii^e siècle, les maladies contagieuses qu'on désignait sous le nom de peste, étaient périodiques sur certains points de la Gascogne, sans qu'on ait su au juste les causes qui les provoquaient ». Bien que nous ayons recherché des documents plus précis concernant la peste de 1629, nous n'avons trouvé que des probabilités d'épidémie à cette époque et la diffi-

culté que nous avons rencontrée à ce sujet s'expliquerait assez bien par ces lignes que nous lisons dans le même Bulletin d'Histoire cité plus haut, lignes que nous reproduisons ici : « L'histoire des pestes est à faire, car, en général, les historiens se sont bornés à consigner l'apparition de ces épidémies. « Aussi ne pourrons-nous apporter que des preuves de probabilité d'une épidémie régnant dans les années qui nous intéressent actuellement. Ces preuves, nous les voulons voir en ce que la peste était très fréquente en Gascogne, témoins les testaments et autres actes publics sur la persistance des maladies contagieuses au xvi^e siècle. M. Barbé, correspondant de Mirande de la *Revue de Gascogne* a fait parvenir à cette revue, un document consigné au Tome II, année 1861, coté sous le numéro 9, et que nous nous permettons de reproduire ci-dessous :

PESTE DU XVI^e SIÈCLE.

27 Juillet 1588. — Testament de Guillelme Delom de Laffitte-Troncens qui bien saine de corps et d'entendement... Mais « considérant les maladies soudaines qui courent, tant de contagion que autres » a voulu faire son testament.

16 Novembre 1588. — Forsans Trouette, du dict lieu, se reconnaît débiteur de 9 mesures de blé et 2 sacs carrou qu'il a empruntés pour ensemençer ses terres et s'entretenir, « luy ayant la maladie de contagion ».

16 Avril 1590. — Accord dans lequel il est constaté que Ramond Dufaur et Anne de Paris, mère et fils de Miramont « sont dessédés de la maladie contagieuse ».

22 Mars 1593. — Testament dans lequel le testateur, qui est de Villeneuve, déclare qu' « il n'est pas atteint de la

maladie contagieuse, grâces à Dieu, considérant que la dite maladie est dangereuse et le pourrait surprendre ».

6 Juin 1593. — Testament de Jehan Reignaut, d'Idrac, « estant atteint de la maladie contagieuse et estant en crainte de mort soubdaine. »

13 Juin 1593. — Autre de Jean Méliet, d'Idrac, « lequel dit « avoir doubte d'estre infecté à cause que la maladie contagieuse est dans sa maison ».

13 Juin 1593. — Autre de Bernard Fourmigué, d'Idrac, « lequel voyant que la maladie contagieuse est dans sa maison ».

12 Juillet 1593. — Autre de Bernard Méliet, d'Idrac, « lequel voyant que la maladie contagieuse est dans sa maison et de crainte d'être infecté, et que, à cause de la susdite maladie la mort pourroyt le surprendre ».

11 Août 1593. — Autre de Etienne Baron, d'Idrac, qui a dit « avoir la maladie contagieuse en sa maison, qu'il craint qu'il soyt infecté et que la maladie pourroyt le surprendre ».

11 août 1593. — Bernarde Capdecome, femme dudit Etienne Baron, considérant qu'elle a maladie contagieuse dans sa maison, déclare faire son testament.

Pour extrait conforme :

Signé : BARBÉ.

Mirande, le 8 Septembre 1861.

A côté de ce document, nous en apporterons un autre non moins intéressant confirmant la réalité des épidémies de peste en Gascogne.

Voici les faits recueillis :

En 1653, la peste sévit cruellement en Gascogne. Bien que longtemps on garda le souvenir des ravages qu'avait causés le fléau, nul ne songea à garder par écrit les détails des calamités qui affligèrent si fréquemment le pays.

Cependant, par les pièces officielles, nous avons pu avoir une idée de cette peste : l'un des notaires, qui était au nombre de ceux qui avaient fui, Debéze, ayant eu le soin à son retour de rédiger « le rolle des morts de contagion de Lauardenx, en l'an 1653 ». De plus, une chronique rapportée par M. P. Lafforgue, dans le *Bulletin du Comité d'Histoire* que nous avons déjà cité, nous parle du fait en ces termes : « En cet an 1653, y a eu grand peste à Lauardenx à tel point que tous les habitants ont quitté, à part Lescloupé, lou Méric maréchal, le Violon sargeur, Jantet Cortade, Audrene Branet cordonnier, Lamothe de Sentetz ; les sacrements ne sont peus estre administrés depuis le mois de juin audit an, jusques environ la Saint Jean de l'an 1654 ».

Si nous lisons plus loin, nous voyons que la terrible maladie a été importée par un confrère : « François Serres, chirurgien, nous dit le chroniqueur, pourta la peste à Lauardenx, de Merenx venant, et de la maison de Pierre Bessagnet, marchand, la femme duquel mourust, à laquelle ledit Serres auoit soigné, et ledit Serres mourut le 29 Juin 1653 ».

Autre épisode qui ne laisse guère de doute sur la sévérité de la contagion : tous les notaires ayant abandonné et leur « boutique » comme l'on appelait leur étude à l'époque, et Lauardenx, « sen estant absentés pour euter la rigueur de la maladie contagieuse », il arriva qu'un habitant, Arnaud Espiau, dit Dulé, se croyant « blessé de ladite maladie contagieuse et sachant qu'il n'y a rien de plus certain que la mort ny dincertain que l'heure » pria l'abbé Gouzène, vicaire,

de « louyr » en confession. Puis, il demanda au prêtre s'il ne voudrait pas recevoir son testament : l'abbé Gouzène accepta et sur-le-champ écrivit les dernières volontés du testateur, en promettant « de remettre sa dite volonté entre les mains d'un notaire pour en faire les expéditions nécessaires à qui appartiendra ». Cet épisode eut lieu le quatorzième jour de Novembre 1653 « près les méthéries Denbouhillot », sans témoins, « pour n'y avoir que des femmes dans lesdites méthéries Denbouhillot, et ceux du voisinage pour estre enfectés ou pestiférés et dans les cabanes ».

Les craintes du malheureux Arnaud Espiau étaient vraiment fondées, car six jours après avoir remis son testament, il mourrait de la maladie « contagieuse ».

Si, pour le pays de Gascogne, nous n'avons pu réunir que des preuves de probabilité, il n'en est plus de même pour le Limousin. En effet, la Société archéologique de Corrèze (an 1900), nous offre un article de M. J.-B. Champeval, sous le titre suivant : « La Peste et la Guerre autour d'Ayen, 1630-1652 ».

L'auteur a basé tout son article sur un document fort intéressant et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire dans notre thèse d'une façon complète. Il s'agit d'un mémoire de Massiot Raffailhac, époux de Sibille de Baignaux, greffier de Châtres, par achat du 28 Juillet 1626; disons de suite que Massiot Raffailhac était un esprit très avisé, très observateur, aimant à noter tout par le menu et doué d'une psychologie fine à l'égard de ses contemporains, sachant les peindre

souvent de façon alerte et spirituelle. Laissons-lui d'ailleurs la parole :

« 4 Avril 1627, lundi de Pâques, il négea grandement, etc...

« 23 Juin suivant morut Louis de Badafol, etc...

« 1628, Peste sur bétail et gens, etc...

« En May 1630, la peste détruit tous les habitants du village de Las Palinieras, paroisse de Saint-Cyprien, en la terre d'Ayen. La première maison où le mal saiziet fut bruslée. Il se print à une filhe en plumant une poulalhe quy estoit morte. Le nommé Amanton lhorsqu'il se sentist touché dudit mal, se mist à crier au Sr. du Frayssés et autres de St. Siprien, qu'il estoit mal, et que s'il ne se promenoil en un tel lieu, qu'ils l'enlassent ensepvelir, car il serait mort, et il le trouveroit entre les ruches à miel et ne le voyant promener, ung sien fils quy n'y demeurerait, l'alla ensepvelir, faisant ung trou, et après avec une latte sive bêche le tira dedans, et à même instant ledit filz fist bruéler ses hasbictz et s'en alla le plus loing qu'il peut affin de n'infecter les voysins et despuys en plusieurs autres endroits.

« 1630, peste à Yssendon et environs, et mesmes Ayen, où la plus grande part des habitants sont morts et en nombre de plus de 400. Dieu nous en préserve!

« Fin Mai 1631, la peste régne fort. A Ayen, il y a six mois que n'y est mort personne, et anuiet se sont bariquadés. Limoges, Bergerac, St. Yrieys, Bourdeaux et forsse autres sont infecttés : Périgueulx, Ourilhac et la paroisse de Génix, Perpezac... »

Nous arrêterons ici nos citations, le reste du mémoire, quoique très curieux, indique des batailles, des escarmouches, des pillages de soldats et n'entre plus dans notre sujet.

Nous ne saurions trop insister à l'appui de la pré-

sente thèse, sur l'importance du document de Massiot Raffailhac : c'est grâce à lui que nous suivons la marche de la peste de 1629 vers le nord ; grâce à lui, nous apprenons que toute la région est envahie par elle, qu' « elle tue largement dans les grands centres comme Bourdeaux, Limoges, Périgueux, Bergerac, etc... C'est grâce à ce document enfin que nous avons pu faire la liaison entre la Gascogne, le Bas-Limousin et l'Auvergne, bientôt, nous allons constater que la peste est entrée dans le Chatelleraudas et l'Orléanais par les voyageurs limousins et auvergnats.

En 1628, signalait Massiot Raffailhac, « peste sur bétail et gens... » la même année, on signalait à Poitiers, dès le mois d'Avril, des cas de maladie. Pendant ce temps, rien d'extraordinaire à Châtelleraut, mais le 25 Novembre de l'an 1629, le mal commence à se révéler. Une fille qui était préposée à la garde de la nommée Laducque, nous dit M. l'abbé Lalanne, dans son « Histoire de Châtelleraud » laquelle nommée Laducque était affligée de la maladie contagieuse, en fut bientôt atteinte elle-même et s'empessa d'en avertir le Corps de la ville. Sur cet avis, le Corps de la ville, considérant qu'il y aurait grave imprudence à laisser ces malades dans la cité, décida qu'elles seraient transportées au Sanitat. Nous n'insisterons pas sur les mesures d'hygiène qui furent prises, nous réservant d'y revenir dans un autre chapitre. Cette épidémie cessa brusquement au mois d'Août 1630 et tout Châtelleraud s'en réjouit fort ; malheureusement cette halte fut de bien

courte durée. C'était le sinistre précurseur d'une recrudescence tellement horrible que du mois d'Octobre 1631 jusque vers la fin de 1632, l'on se vit dans la dure nécessité d'ordonner aux « gens aisés » atteints par le mal de « cadener » leurs maisons de ville et de se retirer aux « champs », à faute de quoi, ils étaient mis dehors par les « corbeaux », chargés de « cadenacquer » eux-mêmes les maisons, une ample provision de « cadenacqs » ayant été faite dans ce but. Ajoutons que nous retrouvons ici, comme nous l'avons pu constater fréquemment, que la disette s'en mêla : le pain manquait, le paupérisme grandissait et comme il arrive souvent dans les malheurs publics, des commerçants peu scrupuleux, des boulangers en l'occurrence, faisaient de l'agiotage, témoin l'ordonnance suivante : « qui prescrit aux boulangers et à tous autres faisans pain pour le débiter, de ne contribuer à la hausse des grains, soit directement ou indirectement par des entremetteurs, d'observer exactement les règlements ci-d'avant faicts et publiés sur le faict de la pollice du pain depuis la disette, comme aussi desfances à tous de non vendre la liure de pain de froment, pain blanc ou à toute saffleur à plus hault prix que de deux sous six deniers la liure, et l'autre pain à l'équipollant, ordonne à tous de tenir le pain du poix de l'ordonnance, le tout à peine du foit et de vin liures d'amande, contre chacun des contrauenants, la dite amande payable par corps ».

Quant à l'envahissement du Châtelleraudais par la peste, il n'y a guère de doute que celui-ci s'est fait par

la Vienne, et ceci est si probable que l'un des premiers soins des édiles de Châtelleraud fut de défendre l'arrivée des nombreux bateaux qui sillonnaient habituellement ce cours d'eau. Une autre voie d'arrivée de la peste non moins certaine fut la route de Poitiers, contaminées comme sa voisine par « tous les pauvres étrangers vacabons » qui venaient du Limousin.

Sur Orléans, le fléau se précipita par l'est et par l'ouest et il est bien certain qu'il commença son sinistre ouvrage en s'attaquant aux villes et villages circonvoisins. D'ailleurs, en 1629, il apparut comme dans les autres années, car la peste ne fit pas son apparition pour la première fois uniquement à cette époque. Elle s'y était déjà montré plus sévère, en 1414-1458-1482-1483 : ces périodes, racontent sèchement les chroniques, furent témoins d'une grande mortalité. De 1502 à 1597, Orléans souffrit vingt-deux fois de la peste. Enfin nous retrouvons l'épidémie de 1602-1604, de 1625-1627, de 1628-1629, enlevant du 1^{er} Septembre 1626 au 1^{er} Février 1627, plus de 1.800 habitants. Moins terribles furent les années 1632 et 1668.

En somme il semble, à la lecture de ces chroniques, que la peste fût à l'état endémique dans l'Orléanais.

Il est probable que la contagion se fit comme de coutume elle se faisait à Orléans : voici quelques faits qui nous laissent croire que le mal pénétrait par les « escholliers » qui venaient des pays voisins en l'Université d'Orléans et, également, par l'intermédiaire des nombreux voyageurs qui venaient dans un but com-

mercial ou, ce qui était plus grave, pour fuir la peste de leur propre contrée.

D'abord, un premier fait : dans les *Comptes* du 8 Octobre 1582, nous trouvons la note suivante : « Payé à François Boulant, cinquantenier, VI écus d'or soleil pour avoir fait faire et dressé une loige sur les grèves du cousté de la ville à ung eschollier qui était venu de Bourges, malade de la maladie de la peste, de laquelle il serait déceddé, et lui avoir pendant ladicte maladie administré vivres et autres choses. » D'autre part, l'autorité municipale prenait des ordonnances comme celles-ci : « Défense à tous forains venant de Vendosme et autres villes du pays bas d'entrer en ville. »

Autre preuve montrant que des gens des régions environnantes n'hésitaient pas à venir à Orléans pour se protéger de l'épidémie qui sévissait chez eux :

« Un habitant de Patay, Adam Absolu, crut trouver un soulagement à ses maux, en transportant sa famille dans une maison du Ravelin St-Laurent. Il eut été sans doute méconnu parmi les vagabonds qui peuploient ce quartier, si le chirurgien qui le visitoit n'eût trouvé dans son malade, tous les symptômes de ces fièvres contagieuses auxquelles on donnait le nom de peste. Après avoir vérifié ses observations par les gens de l'art, il n'hésita pas à signer sa dénonciation auprès des autorités qui devaient en connoître. Aussitot le Corps de la ville fit transporter le malade au Sanitas, où la ville fournit, jusqu'à guérison, remèdes, linges et autres objets qu'on brûla de suite. C'était en 1619 » (in Pataud, ms. 437, p. 519).

Une dernière citation montrant la présence du mal à Montargis :

En 1626, les habitants de Montargis, décimés par la peste, firent une procession solennelle, qui se renouvela durant de longues années. Les fidèles se rendaient à Ferrières, où la municipalité offrait à la Vierge un cierge de cire blanche aux armes de la ville » (en note, p. 149, in : *Mémoire de la Société d'Agricul. etc... d'Orléans*. Séance du 19 Février 1897 ; art. de M. Ch. Cuissard).

De toutes ces relations, nous croyons pouvoir admettre :
1° que la peste se trouvait à l'état endémique à Orléans ;
2° que cette peste entraît dans la ville par suite du transit commercial, par suite de l'arrivée à l'Université de nouveaux « escholliers » qui venaient de toutes parts, et en particulier du Centre de la France, par l'arrivée de pauvres qui fuyaient leur village pour se protéger de la maladie qui était chez eux.

Qu'arriva-t-il en 1629 ? Evidemment ce qui avait déjà eu lieu maintes fois. La peste étant à Poitiers, à Châtelleraud, dans tout le Poitou, à vite fait de traverser la Touraine et pénétre dans l'Orléanais. Et cela n'est pas pour nous surprendre quand on voit les précautions prises pour les endroits infectés : dans la ville atteinte, on a soin de « cadénacquer » les demeures, on fait de l'isolement à outrance, mais lorsqu'il s'agit des villes voisines, on n'en a cure et dans l'égoïsme et le particularisme que viennent exagérer les malheurs, on n'hésite pas un instant à envoyer des habitants, peut-être contaminés, pour aller chercher des secours chez les voisins. Citons, à ce sujet, l'épisode que voici :

« C'était à Châtelleraud en 1629 : » Maître Pierre Allain vient exposer que les ordonnances des chirurgiens ont épuisé ses

approvisionnement de toutes espèces, que le mal ne cessant d'augmenter, il est dans l'intention d'aller à Tours ou à Orléans acheter quantité de drogues propres pour servir à la contagion, pourquoi il prie MM. du Corps de la ville d'avoir à lui payer la somme de 150 livres qui est le montant de ses fournitures jusqu'à ce jour.

« Un à-compte de 75 livres fut octroyé sur l'heure, et l'honorable apothicaire partit sans retard pour se rendre en emplette, non toutefois sans avoir reçu la recommandation spéciale de se munir de bonnes drogues » (*Histoire de Châtelleraud*; abbé Lalanne).

En résumé, l'attaque se développait contre Orléans à la fois par le sud-est et par le sud-ouest : en 1629, elle partit du Poitou et du Limousin.

Une fois infecté, l'Orléanais n'a pas mieux que les autres régions fait un barrage à la peste qui, pareille à un violent incendie s'étendant de proche en proche, passa en Champagne où, remontant toujours vers le nord, elle vint frapper aux portes de Reims.

Pour l'étude de l'épidémie de Reims, nous nous sommes adressé à un ouvrage intitulé la *Chronique de Champagne*. Ce travail a été publié en MDCCC XXXVII, sous la direction de MM. Fleury et Louis Paris.

Cette *Chronique de Champagne* rapporte principalement l'histoire de la peste de 1668, mais elle nous apprend encore qu'il y a eu de nombreuses épidémies à Reims et que le xvii^e siècle en vit surtout de très graves. En 1629, passant comme nous l'avons dit de la province de l'Orléanais, la maladie gagna la région qui

nous occupe présentement. Malgré les recherches faites, nous ne fûmes pas heureux sur ce point et la certitude d'une épidémie ayant laissé des souvenirs ne commence en réalité qu'en 1635, soit 3 ans après la crise que subit Orléans (en 1632-1634 environ). Si d'ailleurs, nous retrouvons des indications sur la peste de 1635, c'est grâce aux incendies qui furent allumés par les paysans qui, dans leur naïveté, formaient entre eux le projet d'étouffer le mal, en brûlant les villes et les villages avec tout ce que ceux-ci contenaient. On ne se rend pas compte exactement de la quantité des incendies commis, mais le peu qui fut fait fit suffisamment peur à l'époque pour qu'on puisse en retrouver la notification. Notons en passant, que cet état d'esprit n'a pas été spécial aux Champenois, car en 1631, les paysans des environs de Nîmes n'avaient pas hésité à mettre leur idée à exécution en brûlant une maison de la dite ville y compris ses habitants. Or, en Champagne, des faits semblables se produisirent en 1635, et dans ce but, toutes les villes au-dessus et au-dessous de Reims se soulevèrent : c'est ainsi que nous savons que Fismes, Rethel, Château-Porcien, Cormicy et autres villes, bourgs, bourgades et villages circonvoisins posèrent des gardes partout en publiant force défenses à tous les hôteliers de loger des gens venant de Reims. Cette indication bien que précieuse pour la date est assez sèche et peu prolixe en renseignements capables de satisfaire notre curiosité : la *Chronique de Champagne* va nous dédommager en nous donnant d'amples détails sur la peste de 1668 qui est la seule épidémie qui a perpétué jusqu'à nous

quelque chose de son existence, de sa nature et de ses ravages.

Qu'on nous excuse, ici, une digression : en feuilletant les divers documents qui ont été mis à notre disposition pour établir notre thèse, nous avons souvent été frappés du peu de précisions qu'apportent les chroniqueurs dans leurs récits; parfois, trop souvent, de simples renseignements de dates viennent même à manquer. Et, cependant, comment expliquer ces oublis devant ces drames effrayants qui se déroulaient alors, durant ces catastrophes où, dans certains endroits le nombre des habitants tombait de 500 à 100? Sans doute, il y a des manuscrits perdus, des manuscrits conservés dans des familles et connus que d'elles seules, mais encore, on peut avancer que les archives sont, en général, assez complètes en France et chaque province s'en occupe assez jalousement; enfin ces archives sont riches en anecdotes; pourquoi n'avons-nous parfois que de vagues indications?... Il semble, en lisant la *Chronique de Champagne*, que la véritable explication de ce point obscur soit clairement donnée dans le corps même de l'ouvrage. Certes, c'est une explication uniquement d'ordre psychologique, mais qui est et demeure si vraie que nous ne pouvons pas résister au désir de la retranscrire en cette page :

« La peur, puis l'oubli, telle est en deux mots l'histoire de toutes les épidémies.

« Nul mal n'éveille d'aussi profondes terreurs, nul mal ne laisse d'aussi faibles souvenirs. C'est que le fléau ne s'en prend qu'aux personnes et respecte les choses. Or,

de toutes les pertes, la plus réparable à l'homme, celle dont il se console le plus aisément, disons-le à notre honte, c'est la perte de l'homme. D'ailleurs encore, l'incendie avec ses pans de murailles noircies, la guerre avec les hachures de ses boulets, s'inscrivent à la surface du sol en caractères visibles qui témoignent longtemps de leur passage; mais quand la peste a couché sous nos pieds les rangs muets de ses cadavres et qu'elle a recouvert de terre et de secret ces victimes de la fatalité, alors tout est dit, la cité refléurit insouciant et joyeux, elle se hâte de combler ses vides, comme nos champs effacent sous une prompte végétation les traces du torrent qui vient de s'écouler. Bientôt les traits eux-mêmes de la maladie s'affaiblissent et se perdent dans l'éloignement : cette terrible figure adoucit peu à peu ses contours. Vienne la génération suivante, et alors si vous interrogez la mémoire, les livres, les annales, la mémoire ne vous dira plus rien, les annales vous livreront à peine quelques faits, quelques dates qui s'élèvent au-dessus de l'oubli, comme ces croix sans nom sur des tombes ignorées ».

Après 1635, nous devons noter 1651 qui vit plus de 1.500 morts; 1668 enfin, nous laissent des mémoires et des monuments qui viennent témoigner que le fléau sévit en la ville de Reims.

Comme monuments : une plaque de cuivre, jadis, avant la tourmente révolutionnaire de 1793, dans le cimetière des Pestiférés, aux bords de la Vesle, actuellement à l'Hôtel-Dieu. Cette plaque porte l'inscription suivante :

« Cy gist honnête homme Nicolas Colin, maître chirurgien à Reims, lequel après avoir servi le public en cette ville et dans les Armées du Roi en qualité de chirurgien-major, abandonna généreusement les intérêts de sa famille pour donner ses soins et sa vie pour le secours de sa patrie, traitant les pestiférés, parmi lesquels il décéda le 29 de Juillet 1668. âgé de 46 ans. Prie Dieu pour le repos de son âme ; — un peu au-dessous : » Cy gissent sept religieuses de l'Hôtel-Dieu de Reims, décédées au service des pauvres pestiférés, l'an 1668. Prie Dieu pour le repos de leur âme : Requiescant in pace ».

A ce souvenir local, il faut ajouter une étude faite en 1832 par M. Dérodé-Geruzet, sur des épisodes empruntés aux manuscrits Povillon et à ceux de Saint-Remy, puis, une brochure du savant médecin de l'époque : Rainsant, brochure ayant pour titre : « Advis pour se préserver de la peste et pour s'en guérir », œuvre qui, jugée et approuvée très utile au public par toute la Faculté de Médecine de Reims, fut distribuée aux Rémois au nombre de 300 exemplaires. Ajoutons pour terminer que M. Dubourg-Maldan, auteur de l'article sur la « Peste à Reims en 1668 », dans la *Chronique de Champagne*, a fait de fort intéressantes recherches dans les vieux papiers du cartulaire de la ville où il a retrouvé de précieuses notes concernant les dépenses qui avaient été faites pendant la durée de la maladie.

Voici, résumées, les différentes étapes de l'épidémie de peste qui régna sur les Rémois du 8 Juillet 1668 au mois de Janvier 1669.

Le 17 Juin, de faux bruits précèdent le mal, beaucoup tremblent, un bon nombre espère cependant, se basant

sur les motifs du fameux médecin qu'est Rainssant, motifs qu'il expose, en y ajoutant quelques naïvetés :

« L'épidémie n'a point été précédée de dérèglements extraordinaires dans les saisons, de tempêtes, ni d'autres agitations qui aient pu corrompre l'air. Il n'y a point eu de mortalités d'animaux, ni d'étranges insectes ; on n'a pas vu les viandes se gâter plus tôt que de coutume, ni les femmes accoucher communément avant terme, point de maladies malignes, de petites véroles ou de rougeoles en plus grand nombre ou pires, point de charbons, de morts subites, rien en un mot qui dénote l'infection et la malignité de l'air. La maladie semble procéder en se propageant de personne à personne et par communication ».

A la suite de ce rapport, on isole la ville par des gardes faites par les habitants eux-mêmes et sur l'ordre du Roi. Peines inutiles ; le 8 Juillet, la peste est entrée dans la ville, malgré la vigilance de tous : elle a d'abord frappé le Faubourg Cérès où des morts coup sur coup manifestent sa présence : nous donnons ci-dessous le texte de la première séance et les délibérations du Conseil lors de cette triste nouvelle :

« Mercredi 11 Juillet : sur ce que M. le Lieutenant a représenté qu'il a eu avis que la femme du nommé Olivier Satabin, serrurier au bourg Cérès, est décédée depuis deux jours, d'un mal qu'on croit contagieux ; que le mari étant tombé malade, a été trouvé mort aujourd'hui en son logis, que l'un des enfants est pareillement malade, ensuite de quoi l'on a travaillé à trouver une personne pour entrer dans ladite maison et pour enterrer le corps mort, que MM. Simon

Oudinet, médecin et Claude Lebouc, chirurgien, se sont offerts de se sacrifier pour soulager les malades, et que tout présentement l'on apprend encore qu'une femme d'une maison près Saint-Hilaire est semblablement atteinte, laquelle femme doit être en ce moment visitée par les médecins, pour ces causes, l'affaire mise en délibération, le Conseil conclut : 1^o On s'occupera promptement de trouver un lieu commode pour retirer les sieurs Oudinet et Lebouc qui ont fait ou feront visite de la personne du corps mort du faubourg, et de la femme de Saint-Hilaire. 2^o On pourvoira à toutes les nécessités et précautions possibles pour travailler au soulagement des malades qui sont à présent et pour les secourir tant au spirituel que du temporel, et l'on enverra le père gardien des Capucins pour pourvoir au spirituel, et pour avoir des Capucins de son couvent.

« A l'instant, on a eu avis que les sieurs Oudinet et Lebouc n'avaient reconnu aucun mal contagieux à la femme, derrière Saint-Hilaire, après quoi a été conclu qu'ils visiteront le corps mort au bourg par-dessus la muraille du jardin avec le plus de précautions qu'ils pourront, sans l'approcher à cause du péril, et ensuite que le corps sera promptement inhumé, que MM. Oudinet et Lebouc seront priés de voir derechef ladite femme, derrière Saint-Hilaire, et feront le rapport de ce qu'ils connaîtront, et sera par ce moyen sursis à travailler de trouver une maison pour retirer les sieurs Oudinet et Lebouc ». Le 16 Juillet, le Docteur Colin fit savoir au Conseil que, appelé auprès de la belle-sœur d'Olivier et lui ayant reconnu un charbon pestilentiel sous le sein, il venait de se séquestrer lui-même à la Buerie : à partir de ce moment, le mal couvre toute la ville.

Selon le plan que nous nous sommes tracé, nous ne parlerons pas des mesures prises contre la contagion, ceci afin de ne pas nous répéter. Signalons simplement

que M. Dubourg-Maldan, en consultant les registres mortuaires, n'a compté pour la période du 1^{er} Juillet au 1^{er} Janvier suivant que 402 sépultures, mais dit-il : « ce chiffre est bien loin d'être exact », et il en donne les raisons judicieuses que nous n'avons pas à exposer ici. Terminons en notant que Reims reprit sa vie normale le 28 Janvier 1669, par le chant du « Te Deum » et en faisant un présent d'une lampe d'argent pour poser devant le tombeau de Saint-Remi, lampe qui coûta la somme de 616 livres 3 sols.

Nous voici donc arrivés à la dernière étape de l'envahissement du mal si terrible ou plus exactement à la dernière étape que nous avons rencontrée dans les divers documents que nous avons pu réunir ; mais sans aucun doute, la peste a continué sa route et en allant un peu plus vers le nord, nous apprenons à propos de la contagion de Reims, qu'Amiens était déjà attaqué très peu de temps avant la ville champenoise.

De tout ce qui précède, il s'ensuit que la peste a attaqué toute la France à l'époque qui nous intéresse et qu'en réalité nous n'avons pu la suivre, dans la présente thèse que sur l'une de ses principales et multiples routes.

Ouvrant un nouveau chapitre, nous allons faire un résumé de la peste de Toulon en 1721, et nous chercherons à montrer la différence d'esprit (quelques rares exceptions mises à part) qui régnait alors cent ans plus tard ; et, nous verrons que si Jules Janin a pu écrire :

« Au milieu de tant de maux, la peur était le plus cruel de tous les maux »; ceci, en parlant du xvii^e siècle, nous, en parlant du xviii^e siècle, nous pourrions écrire à notre tour : « Au milieu de tant de maux, le courage de tous fut le remède par excellence ! »

CHAPITRE II

LA PESTE A TOULON EN 1721

La peste s'était déclarée à Marseille le 27 Mai 1720, à bord d'un bâtiment de commerce arrivé des côtes de Syrie et commandé par le capitaine Chataud ; l'équipage et les ouvriers employés au déchargement en furent les premières victimes, puis ce fut la ville qui fut atteinte, en commençant par les quartiers pauvres, mais, bientôt, entre pauvres et riches, il n'y eut aucune distinction et ce fut alors le commencement de la fuite éperdue. Il est intéressant de noter ici que cette fuite ne doit pas faire conclure que le courage manqua aux Marseillais d'alors : il suffit de lire des récits de la peste de Marseille pour se rendre de suite compte de toute l'énergie qui se dépensa en ces jours effroyables et de voir combien nous sommes loin des fuites générales avec vraie lâcheté de la part de tous!

Quoi qu'il en soit, en peu de temps, les routes furent couvertes de voitures et de chariots de toutes sortes, emportant hommes, femmes et enfants. Toute cette

foule vint tomber aux pieds des remparts de Toulon qui se vit réclamer par une population mourant de faim, du pain et de l'eau ! La municipalité toulonnaise peu désireuse de recevoir dans ses murs des gens qu'elle supposait lui apporter la peste, fit préparer un vaste enclos, dans lequel on construisit des cabanes en bois pour les réfugiés marseillais, afin qu'ils y fassent une quarantaine, pendant laquelle d'ailleurs, Toulon devait pourvoir à tous les besoins et à leur subsistance.

La bonté avec laquelle les Toulonnais avaient reçu leurs malheureux compatriotes se répandit bien vite à Marseille, et à la première fournée, vint s'en adjoindre une seconde, plus forte encore que la première ! Comme tous ces infortunés risquaient d'infecter toute la province, le Parlement d'Aix rendit le 30 Juillet un arrêt :

« qui interdisait à tous les habitants de la ville de Marseille le commerce avec toutes les villes voisines, avec défense de sortir des limites de leur terroir ; aux habitants de toutes les villes et lieux de Provence, de communiquer avec eux, de les y recevoir, et aux muletiers et voituriers et tous autres d'y venir pour quelque cause ou prétexte que ce fût, à peine de la vie ».

Mais l'arrêt tout en interdisant les routes de terre, avait oublié de fermer les routes maritimes et l'on vit le spectacle lamentable de tout un monde de petites barques, de petits bâtiments sur lesquels fourmillaient de pauvres êtres qui venaient supplier la bonne ville de Toulon pour faire quarantaine au lazaret !

Devant tant d'infortunes, Toulon accepta et donna

son lazaret, mais une question plus grave se présentait : en fait, on ne pouvait pas se leurrer ; tout ce monde apportait avec lui la peste et il fallait prévoir une organisation sérieuse. C'est alors que commence à apparaître le merveilleux courage des Toulonnais, de leurs chefs et en particulier du consul Jean d'Antrechaus dont la vie en ces tristes moments fut admirable au-dessus de toute expression. Nous ne devons pas oublier ici de citer le principal travail dans lequel nous avons puisé largement : *Histoire de la Peste de Toulon, en 1721*, par Gustave Lambert. Ce travail montre d'une façon parfaite tout le « courage » qui a été développé à cette époque et en particulier le zèle du fameux consul cité plus haut!

Marseille qui habituellement voyait s'exercer chez elle un commerce sans pareil, se trouvait, depuis l'apparition de la terrible maladie, délaissée pour sa sœur : Toulon et, comme, nous l'avons déjà vu, cette sœur étant très bonne, elle ne voulut pas dans un esprit de justice, ne pas faire profiter Marseille des avantages qu'elle n'avait que grâce aux malheurs de celle-ci. Aussi fut-il décidé que les diverses marchandises nécessaires à l'alimentation de Marseille pourraient être prises au lazaret ; or, par suite du contact entre les gens venant de la ville infectée et ceux du lazaret, on vit apparaître des cas de peste : ceci était inévitable !

Bien que la peste fût au lazaret, elle n'était pas encore dans la ville et on pouvait espérer qu'elle n'y pénétrerait pas, en faisant ferme surveillance : on avait

édicte des défenses de toutes sortes pour ne laisser entrer personne qui puisse apporter la contagion; des barrières avaient été construites par le sieur Chaumont, ingénieur particulier de la ville; le fontainier de la ville faisait couler abondamment de l'eau dans les rues et quarante mendiants auxquels on donnait deux sols par jour, les nettoyaient sérieusement; enfin on avait supprimé tous les chiens et pigeons! Que pouvait-on faire de plus? Comment la peste pouvait-elle forcer les remparts de la ville? La peste fit cependant son apparition le 7 Août 1720!

Voici comment l'histoire nous rapporte les faits :

Nous savons que la maladie avait pénétré à Marseille par le navire commercial du capitaine Chataud, ou plus exactement, c'est ce que disent les rapports de l'époque car nous avons vu dans les premières pages de notre thèse (Histoire générale de la peste) qu'il est très possible que la peste de Marseille ne fut que le réveil d'un mal qui y existait pour ainsi dire à l'état endémique. Quoi qu'il en soit, l'histoire incrimine le navire du capitaine Chataud et elle continue à nous expliquer comment la peste vint à Toulon de ce navire même.

Le chargement était constitué par des balles de coton et par des soieries; les personnes qui étaient employées à la garde de ces marchandises étaient mortes et elles restèrent ainsi exposées à tout venant, à qui voulait les prendre. Certes, elles représentaient de belles sommes d'argent et la rapacité des pêcheurs de la côte devait en s'en emparant être la cause de la ruine d'une seconde ville!

Le fait est banal : quatre habitants d'une petite commune Bandol, partirent par un temps sombre et orageux ; ils abordèrent l'île de Jarre, enlevèrent une balle de soie et rentrèrent chez eux avant le jour ; le lendemain, la peste se déclarait à Bandol de façon très intense, d'après les correspondances de l'époque. Or, un patron pêcheur, un nommé Cancelin qui, lui, bien qu'étant de Toulon, se trouvait, le jour du partage du butin, à Bandol, les correspondances ne nous disent pas s'il savait le larcin ou s'il l'ignorait, toujours est-il qu'il laissa sa barque dans le port et que s'étant rendu à pied à Saint-Nazaire, il se fit délivrer un bulletin de santé par cette localité, pouvant de cette façon entrer dans Toulon.

Le 7 Août, le même Cancelin tombait malade et mourait le 11 : personne ne soupçonna la cause de son décès, mais l'esprit fut mis en éveil par la mort de sa fille qui eut lieu le 17. On fit appel aux lumières des médecins et chirurgiens qui n'osèrent pas se prononcer mais la crainte qui malheureusement devait se justifier, était entrée dans les cœurs.

Les règlements de salubrité se firent plus rigoureux ; il y eut un temps d'accalmie. Le 3 Décembre, nouveau cas de peste dans une famille, et à partir de ce jour, Toulon commença à enterrer hommes, femmes et enfants en grande quantité. Dès que la ville fut en proie aux malheurs de la peste, comme Marseille, elle ne put se ravitailler que très difficilement ; la ville était abandonnée des environs, des campagnes et la disette vint noircir le tableau déjà si sombre.

Quand nous disons que Toulon fut abandonnée de tous, nous devons pour la vérité et pour rester dans l'esprit de M. G. Lambert, dire qu'une amie fidèle resta, envers et contre tous les malheurs : ce fut la ville de Lorgues.

Quant aux précautions qui furent prises, elles furent ce qu'elles avaient toujours été. Nous ne noterons que pour mémoire la pénible expérience que fit Toulon, en faisant une quarantaine générale, à la suite de laquelle, tous et chacun durent rester enfermé chez soi, avec ses malades, ses moribonds ; ce fut une terrible expérience ! et l'on put voir ce spectacle navrant de gens qui, à la fin de la quarantaine, sortaient de chez eux, blêmes, amaigris, l'air hagard et n'ayant qu'un seul désir : celui de respirer !

Que l'on songe, un instant, à la force de caractère qu'il était nécessaire d'avoir pour supporter cette claustration ; que l'on pense à toute l'énergie et à tout le dévouement qu'il fallait au premier consul qui s'élevait au-dessus de tous, qui assumait tant de responsabilité et de multiples fonctions : officier sanitaire, pourvoyeur d'aliments, de linges et de vêtements, distribuant les bons conseils et les paroles de courage !

Voilà ce que dut faire Jean d'Antrechaus, aidé d'amis qu'il voyait tomber chaque jour autour de lui, sans compter sa propre famille qui diminuait d'une façon navrante par les attaques sans cesse répétées de la maladie ! Aussi ne doit-on point s'étonner de voir les messages élogieux à son adresse et signés soit du Duc de Chartres, Louis d'Orléans ou du Maréchal Duc de

Villars, du Roi lui-même enfin, le nommant Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel!

Comme nous sommes loin de la mentalité du siècle précédent, époque où tout le monde, sauf quelques rares exceptions, à commencer par ceux qui étaient aux honneurs, se hâtaient rapidement de fuir le péril! Alors qu'en 1629, les médecins et chirurgiens se retiraient bien vite pour la plupart, montrant combien les notions qui nous paraissent actuellement élémentaires de devoir professionnel, leur étaient totalement étrangères, à lire certaines relations, nous sommes même un peu révoltés et il y a quelque étonnement, quand, par contre, on voit les serviteurs de « l'Art », cent ans plus tard, accourir de tous les points de la Région, vers la ville décimée par cette maladie implacable qu'était la peste. Quelle émotion alors de lire les dévouements, sublimes cette fois, des médecins et des chirurgiens sacrifiant vaillamment leur existence pour autrui!

.

Et à présent quelles furent les pertes? Immenses, qu'on en juge par les chiffres :

Quand le Consul d'Antrechaus fit procéder au dénombrement des habitants de la ville, on compta : 26.296 âmes; c'était au mois d'Août 1720.

En Septembre 1721, un an après, voici les chiffres qui furent relevés et que nous puisons dans le travail de M. Gustave Lambert :

Morts dans la ville	6.476
— à l'Hôpital Saint-Esprit	1.434
— au Camp Guérin	1.821
— à l'Hôpital Saint-Roch	611
— — de la Charité	712
— — Saint-Mandrier	371
— — des Mandiants	110
— — dans le territoire	1.748

Soit un total de : 13.283

En réalité, il y avait encore plus de morts que ne l'annonçaient les nombres donnés, car dans ces hécatombes, il y avait eu des oublis; c'est pourquoi l'on fit un nouveau dénombrement de la population et l'on constata alors que sur les 26.296 habitants comptés en 1720, il ne restait en 1721 que 10.493 citoyens, d'où il ressort que Toulon avait perdu, dans une année, plus de 16.000 individus!

Nous terminerons ce chapitre sur ces simples chiffres qui sont assez éloquents par eux-mêmes.

L'Art médical, encore, avait été impuissant à lutter contre le mal, mais on peut dire que « au milieu de tant de maux, le courage fit beaucoup dans cette lutte et qu'il fut vraiment le remède par excellence! ».

CHAPITRE III

QUELQUES POINTS DE CLINIQUE, DE THÉRAPEUTIQUE ET D'HYGIÈNE RELATIFS A LA PESTE BUBONIQUE AU XVII^e SIÈCLE.

Quand on étudie les diverses épidémies des siècles passés, l'on est forcé d'admettre que bien souvent on appelait « peste » ce qui ne l'était pas.

Aussi, au cours de nos investigations, avons-nous dû rechercher si, dans chaque atteinte signalée dans notre travail, il y avait eu réellement la peste, et en particulier la peste bubonique. Or, d'après les excellentes études auxquelles nous avons eu recours, il n'y a guère de place pour le doute.

C'est ainsi que Grégoire de Tours nous a conservé tous les symptômes que voici :

« *Erat enim his qui patiebantur valida cum vomitu febris, renumque nimius dolor, caput grave vel cervix. Ea vero quæ ex ore projiciebantur, color croceo aut certe viridia erant, a multis autem adserebantur venenum occultum esse. Rustiores vero corales hoc pusulas nominabant, quod non est incredibile, quia missæ in scapulis sive cruribus ventosæ,*

— procedentibus erumpentibusque vesicis, decursa sanie multi liberabantur, — sed et herbæ, quæ venenis medentur potui sumptæ, plurisque præsidia contulerunt. Et quidem hæc infirmitas a mense augusta initiata parvulos adolescentes adripuit letoque subegit ». *Historia Francorum*, lib. V, apud D. Bouquet; T. II, p. 253.

D'autre part, les termes employés ont une signification à peu près certaine : tels sont : « lues inguinares » ; « clades inguinares » ; « clades glandularia » ; « pestis bubonica ».

MM. Chicoyneau, Verny et Soulier qui ont donné une très bonne « Relation de la peste de Marseille », nous disent, dans celle-ci : « Ce qui mérite bien d'être remarqué et qui a toujours paru caractériser et distinguer la peste d'une autre maladie, c'est que presque tous ont, dès le commencement ou dans le progrès, des bubons ordinairement très douloureux, situés communément à 3 ou 4 travers de doigts au-dessous de l'aîne, quelquefois de simples pustules blanches, pâles, livides, noires, des charbons ou des taches pourprées répandues en divers endroits du corps ».

Le tableau clinique que nous pouvons faire de la peste, d'après des documents, s'arrêtera à ces quelques citations, car, comme nous l'avons déjà dit, les chroniqueurs ne nous ont malheureusement pas fourni de descriptions sérieuses.

Passons aux moyens thérapeutiques employés.

Grégoire de Tours nous a déjà parlé de tisanes faites avec des herbes, et si nous voulions les exposer

toutes, il serait impossible d'en faire la liste en une seule page : aussi ne donnerons-nous ici que quelques formules assez curieuses de remèdes :

« Potion cordiale et préservatrice, composée de poudre diamasgaritum frigidum; confection d'alkermes, opiat de Guidon; cataplasme attractif et supératif pour appliquer sur un bubon pestifératif, mondificatif, emplastre diachilon et onguent de basilicon ».

Nous lisons plus loin : « cataplasme de bétonica, thériaque, huile de scorpion, huile rozat, sirop acteux, sirop violat, eau de canelle, huile de lis, fiole d'aille de lis, emplastre de terra sigillata ».

Le remède le plus compliqué qui fut fourni par l'apothicaire Jehan Porcher, d'Orléans et qui coûta 6 écus 40 sols, est établi de la manière suivante : Pour avoir faict ou distillé un quart d'eau cordiale composée de Ulmarie fascicula quinque, pimpinelle oxalidæ silvestris oncie, fasciculum unum rute, absinthii, tanaceti, salvie, taraxi, agrimonie, betonice, hiperici oncia, fasciculum senis, cardi benedicti una libra : confundantur omnia et macerentur simul per horas viginti in duabus aque et una vini albi distilentur, ut artis est. pour servir suivant l'ordonnance de médecin de « préservatif aux malades contagiez et non contagiez ».

A tous ces remèdes, il serait fastidieux d'ajouter tous ceux plus ou moins extraordinaires qui étaient préconisés par les médecins et non les moindres de l'époque. N'en disons que quelques mots : ainsi Renou médecin de Henri IV, Deserres docteur à la Faculté de Lyon, en 1638, préconisaient tous les deux : le crâne d'un

mort, le cœur de grenouille, le foie de bouc, la peau de serpent, les écailles de poisson.

Charas, médecin académicien, professeur au Jardin des Plantes à Paris, en 1690, recommande comme précieux remède les cheveux et les ongles humains ainsi que la plupart des « excreta ».

Si la description clinique et la thérapeutique laissent beaucoup à désirer, plus encore laissent à désirer les études étiologiques du mal. Citons quelques exemples : au ^x^e siècle, Philippe le Bel, ému par une telle calamité, consultant la Faculté de Paris afin qu'elle découvre la cause du mal, reçut après longues discussions, une consultation dans laquelle il était dit que le fléau venait « de la conjonction des planètes Mars et Vénus ». Au ^{xvi}^e siècle la peste revient, la Faculté de Médecine délibère et attribue la maladie à la conjonction pestifère « d'aucuns astres ou aspect maling des étoiles Mars, Saturne et Jupiter », à des comètes ardentes ayant leur queue tournée vers l'Orient, ou située en mauvais lieux du ciel : cette opinion était partagée par des médecins de l'autorité de de Courcelles et Claude Fabri.

En 1619, il semble que les médecins ont délaissé les opinions météorologiques de leurs devanciers : par contre, la thérapeutique est tout aussi bizarre et Duret, médecin du Roi, recommande la raclure d'ivoire, la poudre de perles de corail, d'hyacinthe et de rubis.

Bien que nous ayons remarqué, dans les différentes études que nous avons lues, un sourire continu pour

les précautions prophylactiques prises par nos aînés contre l'horrible peste, nous avons été amenés à ne pas être aussi sévères que les divers auteurs, grâce auxquels nous avons trouvé une sérieuse bibliographie de la question qui nous intéressait. Nous irons même jusqu'à dire que vraiment les idées que nos grands anciens avaient de l'hygiène n'étaient pas si éloignées de celles de nos jours, pour un petit nombre de points s'entend.

A l'appui de cette impression, nous tenons à apporter un certain nombre de faits que voici :

Passons, par exemple, en revue le costume préservateur que Delorme, médecin de Louis XIII, avait inventé pour lui et ses collègues : ils portaient sur le vêtement une chemise trempée dans une composition où entraient des sucs, des huiles, des poudres diverses qui étaient au nombre de sept ; ils se couvraient ensuite d'un vaste habit de maroquin, portaient une sorte de masque avec au niveau de la bouche une gousse d'ail, de la rue dans les narines et des bécicles devant les yeux. Or, il est bien évident que cet accoutrement paraît carnavalesque, quand on en lit la description, mais il faut voir le but poursuivi ; il s'agissait de se protéger et en réalité quand on arrive à notre époque, en 1910-1911, année de la peste en Mandchourie, quelles mesures particulières a-t-on préconisées pour éviter le fléau qui, cette fois, était pneumonique ?

On a tout simplement recommandé le port de la cagoule avec sachets désinfectants.

Le fait d'isoler des malades contagieux était et est encore très logique : certains auteurs que nous avons

lus, trouvent extravagant d'avoir construit des loges séparant les malades entre eux ; n'est-ce point là cependant une de nos idées maîtresses d'Hygiène moderne ? Ne cherche-t-on pas, dans nos hôpitaux parisiens à isoler par des cloisons et souvent par de véritables petites chambres les malades qui sont contagieux ?

Dans les « *Comptes* » de la ville d'Orléans, on lit : « A Jehan Gaucher, VII escus d'or soleil pour avoir painct sur papier fort CCCCXX escussions et sur chascuns III cueurs de lis pour servir à mectre sur les habits des pauvres mallades de la contagion, affin d'estre congneus allans par la ville et pour affichier aus portes des maisons infectées de la contagion », précaution absurde et inhumaine, dira-t-on ? Et cependant, si l'on songe combien à l'époque on était dénué de ressources pour combattre la maladie qui enlevait en quelques mois la majeure partie de la population d'une ville, on conçoit aisément que tous les moyens étaient bons. D'ailleurs, l'usage de plaques indicatrices rappelant que dans telle ou telle maison le terrible mal existe, n'a rien qui doive nous surprendre : tous ceux qui ont fait la dernière guerre se souviennent certainement des plaques indicatrices appliquées sur les portes des écuries des villages et qui annonçaient que là il y avait eu des chevaux touchés par la morve.

Nous nous permettons de donner un certain nombre d'ordonnances décrétées par les autorités municipales et dans lesquelles on pourra constater que, à côté de niaiseries, il y avait des points très sages, de véritables

conseils que l'on donnerait, actuellement, tout simplement sous une autre forme :

On devait brûler dans des feux de paille et de bois, tous les vêtements des contagiés et un homme fut condamné à dix écus d'amende, pour avoir acheté des meubles provenant d'une pestiférée.

Défense fut faite à tous les habitants « de tenir en leur maison, pigeons, oisons, porcs, connins et autre portant infection ».

Défense à tout voiturier d'entrer aucun oignon.

Défense à tout forain « venans de Vendosme et autres villes du pays bas d'entrer en ville ».

Défense aux teinturiers « de issir de leurs maisons, ne de rendre aulcun dras à quelque marchand que ce soit ».

Défense aux maîtres bateliers de bateaux chargés de laines contagiées de s'approcher de la ville de plus près de quatre lieues, et aux voituriers d'y introduire toute espèce de choses ».

Défense à Mathurin Royde, presseur de draps, rue du Cheval-Rouge, à Orléans, de « vacquer par les rues, sa femme et sa famille; ne permettre qu'aucun drap, serge et aultres estans dans sa maison, soient transportez comme estans contagiez ».

Défense à Benoît Payen, demeurant au Jeu de boules de la Botte, de vendre du poisson.

Défense aux « poulaillers et poulaillères de la rue Ollin, de garder et vendre des volailles ».

Voici, encore, quelques-unes des instructions données par le Bureau de santé pendant l'épidémie de Reims

que nous avons signalée au cours de notre thèse :

« Les commissaires de quartier s'informeront de tous les malades qui sont en leurs quartiers, de la qualité de la maladie, du temps qu'elle est arrivée, des personnes qui les ont assistés et rapporteront le tout exactement par chacun jour au bureau de l'Hôtel de Ville » ; — c'était en somme la déclaration obligatoire.

S'il y a des personnes infectées de la peste en leur quartier, qui demeurent volontairement ou par nécessité dans leur maison, ils veilleront à ce que la nourriture et les médicaments nécessaires leur soient fournis, soit à leurs dépens, si ce sont des personnes accommodées, soit aux dépens du public, si ce sont des personnes nécessiteuses, et auront soin que personne ne sorte hors desdites maisons, et que les personnes saines n'y entrent.

« S'informeront diligemment par chacun jour de l'assistance que le chirurgien de la santé rendra aux malades, le verront si faire se peut entrer et sortir des maisons infectées, et apprendront de lui l'état de la santé des malades, et de ceux qui seront renfermés aux mêmes maisons. » Les deux paragraphes précédents ne rappellent-ils pas d'une façon singulière l'assistance médicale gratuite à domicile et l'organisation, en beaucoup moins bien il est vrai, des dames visiteuses, instituée dernièrement pour les tuberculeux ?

Continuons... « Aussitôt que quelqu'un sera décédé de contagion ou autre maladie inconnue, ils en avertiront le bureau, donneront ordre que la fosse soit faite pour les enterrer au lieu le plus commode et le plus

proche, prendront garde qu'ils soient portés en terre, le plus secrètement que faire se pourra, durant la nuit, sans convoi et sans scandale; auront soin que les personnes frappées de la peste et qu'il sera trouvé bon de faire transporter à la Buerie ou aux Loges, y soient transportées en temps et lieu et avec le plus de commodité que faire se pourra et au temps le plus opportun, afin que les rues n'en soient infectées, ni le peuple scandalisé.

« Tiendront la main à ce que les rues de leurs quartiers soient nettes, qu'il ne se jette en icelles de jour ni de nuit aucune bête morte, linge, haillons, ni autres infections; que les enfants ni autres personnes n'y fassent leurs ordures, qu'il y soit jeté de l'eau, le soir et le matin, dans les ruisseaux pour les nettoyer et rouler les immondices, à l'heure de prime pour le matin, et chacun en même temps, afin que lesdites rues se puissent purger du mauvais air.

« Qu'il y ait de l'eau devant toutes les maisons pour prévenir les inconvénients du feu.

« Feront faire des feux au milieu des rues unfectées et aux abords d'icelles, deux fois par jour, savoir : le soir à dix heures, et le matin à quatre heures, et emploieront à cet effet du bois qui pourra recevoir facilement la flamme, lequel leur sera fourni, à mesure qu'il viendra à brûler, ils y feront jeter petit à petit du soufre concassé. » N'est-il pas vraiment intéressant de voir présentement l'idée d'une désinfection par le soufre?

Enfin un siècle plus tard, dans l'histoire de la peste

de Toulon en 1720, nous n'avons pas trouvé de grands progrès, sauf en un point : avant d'habiter une maison où il y avait eu un ou des pestiférés, il fallait que cette demeure soit nettoyée de façon sérieuse : les murs devaient être lavés, les armoires lessivées, les hardes brûlées et l'on devait passer tous les intérieurs à un lait de chaux vive : progrès que nous devons dire considérable à notre sens et qui montre une fois de plus que nous avons bien des raisons de considérer que, jusqu'à un certain point, nos ancêtres avaient les germes d'une science nouvelle, l'Hygiène, qui devait se développer par la suite d'une façon si considérable.

CONCLUSIONS

Notre *Contribution à l'Histoire de la Peste en France* grâce à des documents peu connus en général, tend à démontrer :

1° Que la peste au xvii^e siècle, ne s'est pas seulement cantonnée dans les régions du Sud de notre sol.

2° Que cette peste, au xvii^e siècle, et en particulier, à partir de 1629, tout en venant du Sud-Est, s'est répandue avec rapidité, vers le Nord, couvrant tout le pays, puisque nous avons pu la signaler même jusqu'à Amiens.

3° Que l'on peut suivre, pour un certain nombre de régions, la propagation de cette épidémie, s'accomplissant d'une année à l'autre, parfois éclatant pour des lieux voisins, à quelques mois et même à quelques jours d'intervalle.

4° Que si l'on compare rapidement deux séries d'épidémies, à un siècle d'intervalle, on retrouve un état d'esprit nettement différent de celui du siècle précédent

en particulier chez les individus ayant une responsabilité morale, surtout dans le corps médical.

5° Enfin que les règles d'hygiène se dégagent pour devenir au XVIII^e siècle de moins en moins puériles (comme la désinfection par la sulfuration et le nettoyage des murs au lait de chaux).

Vu et bon à imprimer :
Le Président de la thèse,
BRINDEAU

Vu : le Doyen,
H. ROGER

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
APPELL

BIBLIOGRAPHIE

Handbuch der Historisch-geographischen Pathologie, von Dr
A. HIRSCH, article « Beulenpest », 1881.

Mémoire de l'Académie des Sciences, Agriculture, etc. d'Aix,
T. XII, 1882.

Mémoire de l'Académie du Gard, 1875, *de Nîmes*, 1876.

Note sur la peste à Annecy, in *Revue savoisiennne*, 1896.

Document paru dans la *Revue de Gascogne*, T. II, Auch, 1861.

Bulletin du Comité de la Province ecclésiastique d'Auch, 1860.

Société archéologique de la Corrèze, 1900.

Histoire de Chatelleraud et du Chatelleraudais, par M. l'abbé
LALANNE, T. II, Ch. VII, 1859.

Mémoire de la Société d'Agriculture, etc. d'Orléans, 1897.

La Chronique de Champagne, tome II, 1837.

Bulletin de la Société des Sciences, etc., du Var, Toulon 1860-
1861.

Historia Francorum, lib. V; apud, D. BOUQUET, T. II.

Relation de la peste de Marseille, par MM. CHICOYNEAU, VERNY
et SOULIER.

Histoire des Hôpitaux de Marseille, par A. FABRE, T. I.

Coulommiers. — Imprimerie ERNEST DESSAINT
